

Simone Weil

1934/1942

La condition ouvrière

LIVRE LIBRE À PRIX LIBRE, DEMANDEZ AU COMPTOIR

hurlus.fr, tiré le 23 juillet 2021

Trois lettres
à M^{me} Albertine Thévenon
(1934-1935)

I

Chère Albertine,

Je profite des loisirs forcés que m'impose une légère maladie (début d'otite – ça n'est rien) pour causer un peu avec toi. Sans ça, les semaines de travail, chaque effort en plus de ceux qui me sont imposés me coûte. Mais ce n'est pas seulement ça qui me retient : c'est la multitude des choses à dire et l'impossibilité d'exprimer l'essentiel. Peut-être, plus tard, les mots justes me viendront-ils : maintenant, il me semble qu'il me faudrait pour traduire ce qui importe un autre langage. Cette expérience, qui correspond par bien des côtés à ce que j'attendais, en diffère quand même par un abîme : c'est la réalité, non plus l'imagination. Elle a changé pour moi non pas telle ou telle de mes idées (beaucoup ont été au contraire confirmées), mais infiniment plus, toute ma perspective sur les choses, le sentiment même que j'ai de la vie. Je connaîtrai encore la joie, mais il y a une certaine légèreté de cœur qui me restera, il me semble, toujours impossible. Mais assez là-dessus : on dégrade l'inexprimable à vouloir l'exprimer.

En ce qui concerne les choses exprimables, j'ai pas mal appris sur l'organisation d'une entreprise. C'est inhumain : travail parcellaire – à la tâche – organisation purement bureaucratique des rapports entre les divers éléments de l'entreprise, les différentes opérations du travail. L'attention, privée d'objets dignes d'elle, est par contre contrainte à se concentrer seconde par seconde sur un problème mesquin, toujours le même, avec des variantes : faire 50 pièces en 5 minutes au lieu de 6, ou quoi que ce soit de cet ordre. Grâce au ciel, il y a des tours de main à acquérir, ce qui donne de temps à autre de l'intérêt à cette recherche de la vitesse. Mais ce que je me demande, c'est comment tout cela peut devenir humain : car si le travail parcellaire n'était pas à la tâche, l'ennui qui s'en dégage annihilerait l'attention, occasionnerait une lenteur considérable et des tas de loupés. Et si le travail n'était pas parcellaire... Mais je n'ai pas le temps de développer tout cela par lettre. Seulement, quand je pense que les grands chefs bolcheviks prétendaient créer une classe ouvrière libre et qu'aucun d'eux – Trotsky sûrement pas, Lénine je ne crois pas non plus – n'avait sans doute mis le pied dans une usine et par suite n'avait la plus faible idée des conditions réelles qui déterminent la servitude ou la liberté pour les ouvriers – la politique m'apparaît comme une sinistre rigolade.

Je dois dire que tout cela concerne le travail non qualifié. Sur le travail qualifié, j'ai encore à peu près tout à apprendre. Ça va venir, j'espère.

Pour moi, cette vie est assez dure, à parler franchement. D'autant que les maux de tête n'ont pas eu la complaisance de me quitter pour faciliter l'expérience – et travailler à des machines avec des maux de tête, c'est pénible. C'est seulement le samedi après-midi et le dimanche que je respire, me retrouve moi-même, réacquiesce la faculté de rouler dans mon esprit des morceaux d'idées. D'une manière générale, la tentation la plus difficile à repousser, dans une pareille vie, c'est celle de renoncer tout à fait à penser : on sent si bien que c'est l'unique moyen de ne plus souffrir ! D'abord de ne plus souffrir moralement. Car la situation même efface automatiquement les sentiments de révolte : faire son travail avec irritation, ce serait le faire mal, et se condamner à crever de faim ; et on n'a personne à qui s'attaquer en dehors du travail lui-même. Les chefs, on ne peut pas se permettre d'être insolent avec eux, et d'ailleurs bien souvent ils n'y donnent même pas lieu. Ainsi il ne reste pas d'autre sentiment possible à l'égard de son propre sort que la tristesse. Alors on est tenté de perdre purement et simplement conscience de tout ce qui n'est pas le train-train vulgaire et quotidien de la vie. Physiquement aussi, sombrer, en dehors des heures de travail, dans une demi-somnolence est une grande tentation. J'ai le plus grand respect pour les ouvriers qui arrivent à se donner une culture. Ils sont le plus souvent costauds, c'est vrai. Quand même, il faut qu'ils aient quelque chose dans le ventre. Aussi est-ce de plus en plus rare, avec les progrès de la rationalisation. Je me demande si cela se voit chez des manœuvres spécialisés.

Je tiens le coup, quand même. Et je ne regrette pas une minute de m'être lancée dans cette expérience. Bien au contraire, je m'en félicite infiniment toutes les fois que j'y pense. Mais, chose bizarre, j'y pense rarement. J'ai une faculté d'adaptation presque illimitée, qui me permet d'oublier que je suis un « professeur agrégé » en vadrouille dans la classe ouvrière, de vivre ma vie actuelle comme si j'y étais destinée depuis toujours (et, en un sens, c'est bien vrai) et que cela devait toujours durer, comme si elle m'était imposée par une nécessité inéluctable et non par mon libre choix.

Je te promets pourtant que quand je ne tiendrai plus le coup j'irai me reposer quelque part – peut-être chez vous.

Je m'aperçois que je n'ai rien dit des compagnons de travail. Ça sera pour une autre fois. Mais ça aussi, c'est difficile à exprimer... On est gentil, très gentil. Mais de vraie fraternité, je n'en ai presque pas senti. Une exception : le magasinier du magasin des outils, ouvrier qualifié, excellent ouvrier, et que j'appelle à mon secours toutes les fois que je suis réduite au désespoir par un travail que je n'arrive pas à bien faire, parce qu'il est cent fois plus gentil

et plus intelligent que les régleurs (lesquels ne sont que des manœuvres spécialisés). Il y a pas mal de jalousie parmi les ouvrières, qui se font en fait concurrence, du fait de l'organisation de l'usine. Je n'en connais que 3 ou 4 pleinement sympathiques. Quant aux ouvriers, quelques-uns semblent très chics. Mais il y en a peu là où je suis, en dehors des régleurs, qui ne sont pas des vrais copains. J'espère changer d'atelier dans quelque temps, pour élargir mon champ d'expérience.

.....

Allons, au revoir. Réponds-moi bientôt.

S. W.

II

Ma chère Albertine,

Je crois sentir que tu as mal interprété mon silence. Tu crois, semble-t-il, que je suis embarrassée pour m'exprimer franchement. Non, nullement ; c'est l'effort d'écrire, simplement, qui était trop lourd. Ce que ta grande lettre a remué en moi, c'est l'envie de te dire que je suis profondément avec toi, que c'est de ton côté que me porte tout mon instinct de fidélité à l'amitié.

.....

Mais avec tout ça je comprends des choses que peut-être tu ne comprends pas, parce que tu es trop différente. Vois-tu, tu vis tellement dans l'instant – et je t'aime pour ça – que tu ne te représentes pas peut-être ce que c'est que de concevoir toute sa vie devant soi, et de prendre la résolution ferme et constante d'en faire quelque chose, de l'orienter d'un bout à l'autre par la volonté et le travail dans un sens déterminé. Quand on est comme ça – moi, je suis comme ça, alors je sais ce que c'est – ce qu'un être humain peut vous faire de pire au monde, c'est de vous infliger des souffrances qui brisent la vitalité et par conséquent la capacité de travail.

.....

Je ne sais que trop (à cause de mes maux de tête) ce que c'est que de savourer ainsi la mort tout vivant ; de voir des années s'étendre devant soi, d'avoir mille fois de quoi les remplir, et de penser que la faiblesse physique forcera à les laisser vides, que les franchir simplement jour par jour sera une tâche écrasante.

.....

J'aurais voulu te parler un peu de moi, je n'en ai plus le temps. J'ai beaucoup souffert de ces mois d'esclavage, mais je ne voudrais pour rien au monde ne pas les avoir traversés. Ils m'ont permis de m'éprouver moi-même et de toucher du doigt tout ce que je n'avais pu qu'imaginer. J'en suis sortie bien différente de ce que j'étais quand j'y suis entrée – physiquement épuisée, mais moralement endurcie (tu comprendras en quel sens je dis ça).

Écris-moi à Paris. Je suis nommée à Bourges. C'est loin. On n'aura guère la possibilité de se voir.

.....

Je t'embrasse.

SIMONE.

III

Chère Albertine,

Ça me fait du bien de recevoir un mot de toi. Il y a des choses, il me semble, pour lesquelles on ne se comprend que toi et moi. Tu vis encore ; ça, tu ne peux pas savoir comme j'en suis heureuse..... Tu méritais bien de te libérer. La vie les vend cher, les progrès qu'elle fait faire. Presque toujours au prix de douleurs intolérables.

.....

Tu sais, j'ai une idée qui me vient juste à l'instant.

Je nous vois toutes les deux, pendant les vacances, avec quelques sous en poche, marchant le long des routes, des chemins et des champs, sac au dos. On coucherait des fois dans les granges. Des fois on donnerait un coup de main pour la moisson, en échange de la nourriture.....Qu'en dis-tu ?.....

.....

Ce que tu écris de l'usine m'est allé droit au cœur. C'est ça que je sentais, moi, depuis mon enfance. C'est pour ça qu'il a fallu que je finisse par y aller, et ça me faisait de la peine, avant, que tu ne comprennes pas. Mais une fois dedans, comme c'est autre chose ! Maintenant, c'est comme ceci que je sens la question sociale : une usine, cela doit être ce que tu as senti ce jour-là à Saint-Chamond, ce que j'ai senti si souvent, un endroit où on se heurte durement, douloureusement, mais quand même joyeusement à la vraie vie. Pas cet endroit morne où on ne fait qu'obéir, briser sous la contrainte tout ce qu'on a d'humain, se courber, se laisser abaisser au-dessous de la machine.

Une fois j'ai senti pleinement, dans l'usine, ce que j'avais pressenti, comme toi, du dehors. À ma première boîte. Imagine-moi, devant un grand four, qui crache au dehors des flammes et des souffles embrasés que je reçois en plein visage. Le feu sort de cinq ou six trous qui sont dans le bas du four. Je me mets en plein devant pour enfourner une trentaine de grosses bobines de cuivre qu'une ouvrière italienne, au visage courageux et ouvert, fabrique à côté de moi ; c'est pour les trams et les métros, ces bobines. Je dois faire bien attention qu'aucune des bobines ne tombe dans un des trous, car elle y fondrait ; et pour ça, il faut que je me mette en plein en face du four, et que jamais la douleur des souffles enflammés sur mon visage et du feu sur mes bras (j'en porte encore la marque) ne me fasse faire un faux mouvement. Je baisse le tablier du four ; j'attends quelques minutes ; je relève le tablier et avec un crochet je retire les bobines passées au rouge, en les attirant à moi très vite (sans quoi les dernières retirées commenceraient à fondre), et en faisant bien plus attention encore qu'à aucun moment un faux mouvement n'en envoie une dans un des trous. Et puis ça recommence. En face de moi un soudeur, assis, avec des lunettes bleues et un visage grave, travaille minutieusement ; chaque fois que la douleur me contracte le visage,

il m'envoie un sourire triste, plein de sympathie fraternelle, qui me fait un bien indicible. De l'autre côté, une équipe de chaudronniers travaille autour de grandes tables ; travail accompli en équipe, fraternellement, avec soin et sans hâte ; travail très qualifié, où il faut savoir calculer, lire des dessins très compliqués, appliquer des notions de géométrie descriptive. Plus loin, un gars costaud frappe avec une masse sur les barres de fer en faisant un bruit à fendre le crâne. Tout ça, dans un coin tout au bout de l'atelier, où on se sent chez soi, où le chef d'équipe et le chef d'atelier ne viennent pour ainsi dire jamais. J'ai passé là 2 ou 3 heures à 4 reprises (je m'y faisais de 7 à 8 F l'heure – et ça compte, ça, tu sais !). La première fois, au bout d'une heure et demie, la chaleur, la fatigue, la douleur m'ont fait perdre le contrôle de mes mouvements ; je ne pouvais plus descendre le tablier du four. Voyant ça, tout de suite un des chaudronniers (tous de chics types) s'est précipité pour le faire à ma place. J'y retournerais tout de suite, dans ce petit coin d'atelier, si je pouvais (ou du moins dès que j'aurais retrouvé des forces). Ces soirs-là, je sentais la joie de manger un pain qu'on a gagné.

Mais ça a été unique dans mon expérience de la vie d'usine. Pour moi, moi personnellement, voici ce que ça a voulu dire, travailler en usine. Ça a voulu dire que toutes les raisons extérieures (je les avais crues intérieures, auparavant) sur lesquelles s'appuyaient pour moi le sentiment de ma dignité, le respect de moi-même ont été en deux ou trois semaines radicalement brisées sous le coup d'une contrainte brutale et quotidienne. Et ne crois pas qu'il en soit résulté en moi des mouvements de révolte. Non, mais au contraire la chose au monde que j'attendais le moins de moi-même – la docilité. Une docilité de bête de somme résignée. Il me semblait que j'étais née pour attendre, pour recevoir, pour exécuter des ordres – que je n'avais jamais fait que ça – que je ne ferais jamais que ça. Je ne suis pas fière d'avouer ça. C'est le genre de souffrances dont aucun ouvrier ne parle : ça fait trop mal même d'y penser. Quand la maladie m'a contrainte à m'arrêter, j'ai pris pleinement conscience de l'abaissement où je tombais, je me suis juré de subir cette existence jusqu'au jour où je parviendrais, en dépit d'elle, à me ressaisir. Je me suis tenu parole. Lentement, dans la souffrance, j'ai reconquis à travers l'esclavage le sentiment de ma dignité d'être humain, un sentiment qui ne s'appuyait sur rien d'extérieur cette fois, et toujours accompagné de la conscience que je n'avais aucun droit à rien, que chaque instant libre de souffrances et d'humiliations devait être reçu comme une grâce, comme le simple effet de hasards favorables.

Il y a deux facteurs, dans cet esclavage : la vitesse et les ordres. La vitesse : pour « y arriver » il faut répéter mouvement après mouvement à une cadence qui, étant plus rapide que la pensée, interdit de laisser cours non seulement à la réflexion, mais même à la rêverie. Il faut, en se mettant devant sa machine, tuer son âme pour 8 heures par jour, sa pensée, ses sentiments, tout. Est-on irrité, triste ou dégoûté, il faut ravalé, refouler tout au fond de soi, irritation, tristesse ou dégoût : ils ralentiraient la cadence. Et la joie de même. Les ordres : depuis qu'on pointe en entrant jusqu'à ce qu'on pointe en sortant, on peut à chaque moment recevoir n'importe quel ordre. Et toujours il faut se taire et obéir. L'ordre peut être pénible ou dangereux à exécuter, ou même inexécutable ; ou bien deux chefs donner des ordres contradictoires ; ça ne fait

rien : se taire et plier. Adresser la parole à un chef – même pour une chose indispensable – c'est toujours, même si c'est un brave type (même les braves types ont des moments d'humeur) s'exposer à se faire rabrouer ; et quand ça arrive, il faut encore se taire. Quant à ses propres accès d'énervement et de mauvaise humeur, il faut les avaler ; ils ne peuvent se traduire ni en paroles ni en gestes, car les gestes sont à chaque instant déterminés par le travail. Cette situation fait que la pensée se recroqueville, se rétracte, comme la chair se rétracte devant un bistouri. On ne **peut pas** être « conscient ».

Tout ça, c'est pour le travail non qualifié, bien entendu. (Surtout celui des femmes.)

Et à travers tout ça un sourire, une parole de bonté, un instant de contact humain ont plus de valeur que les amitiés les plus dévouées parmi les privilégiés grands ou petits. Là seulement on sait ce que c'est que la fraternité humaine. Mais il y en a peu, très peu. Le plus souvent, les rapports même entre camarades reflètent la dureté qui domine tout là-dedans.

Allons, assez bavardé. J'écrirais des volumes sur tout ça.

S. W.

Je voulais te dire aussi : le passage de cette vie si dure à ma vie actuelle, je sens que ça me corrompt. Je comprends ce que c'est qu'un ouvrier qui devient « permanent », maintenant. Je réagis tant que je peux. Si je me laissais aller, j'oublierais tout, je m'installerais dans mes privilèges sans vouloir penser que ce sont des privilèges. Sois tranquille, je ne me laisse pas aller. À part ça, j'y ai laissé ma gaieté, dans cette existence ; j'en garde au cœur une amertume ineffaçable. Et quand même, je suis heureuse d'avoir vécu ça.

Garde cette lettre – je te la redemanderai peut-être si, un jour, je veux rassembler tous mes souvenirs de cette vie d'ouvrière. Pas pour publier quelque chose là-dessus (du moins je ne pense pas), mais pour me défendre moi-même de l'oubli. C'est difficile de ne pas oublier, quand on change si radicalement de manière, de vivre.

**Lettre
à une élève
(1934)**

Chère petite,

Il y a longtemps que je veux vous écrire, mais le travail d'usine n'incite guère à la correspondance. Comment avez-vous su ce que je faisais ? Par les sœurs Dérieu, sans doute ? Peu importe, d'ailleurs, car je voulais vous le dire. Vous, du moins, n'en parlez pas, même pas à Marinette, si ce n'est déjà fait. C'est ça le « contact avec la vie réelle » dont je vous parlais. Je n'y suis arrivée que par faveur ; un de mes meilleurs copains connaît l'administrateur délégué de la Compagnie, et lui a expliqué mon désir ; l'autre a compris, ce qui dénote une largeur d'esprit tout à fait exceptionnelle chez cette espèce de gens. De nos jours, il est presque impossible d'entrer dans une usine sans certificat de travail – surtout quand on est, comme moi, lent, maladroit et pas très costaud.

Je vous dis tout de suite – pour le cas où vous auriez l'idée d'orienter votre vie dans une direction semblable – que, quel que soit mon bonheur d'être arrivée à travailler en usine, je ne suis pas moins heureuse de n'être pas enchaînée à ce travail. J'ai simplement pris une année de congé « pour études personnelles ». Un homme, s'il est très adroit, très intelligent et très costaud, peut à la rigueur espérer, dans l'état actuel de l'industrie française, arriver dans l'usine à un poste où il lui soit permis de travailler d'une manière intéressante et humaine ; et encore les possibilités de cet ordre diminuent de jour en jour avec les progrès de la rationalisation. Les femmes, elles, sont parquées dans un travail tout à fait machinal, où on ne demande que de la rapidité. Quand je dis machinal, ne croyez pas qu'on puisse rêver à autre chose en le faisant, encore moins réfléchir. Non, le tragique de cette situation, c'est que le travail est trop machinal pour offrir matière à la pensée, et que néanmoins il interdit toute autre pensée. Penser, c'est aller moins vite ; or il y a des normes de vitesse, établies par des bureaucrates impitoyables, et qu'il faut réaliser, à la fois pour ne pas être renvoyé et pour gagner suffisamment (le salaire étant aux pièces). Moi, je n'arrive pas encore à les réaliser, pour bien des raisons : le manque d'habitude, ma maladresse naturelle,

qui est considérable, une certaine lenteur naturelle dans les mouvements, les maux de tête, et une certaine manie de penser dont je n'arrive pas à me débarrasser... Aussi je crois qu'on me mettrait à la porte sans une protection d'en haut. Quant aux heures de loisir, théoriquement on en a pas mal, avec la journée de 8 heures ; pratiquement elles sont absorbées par une fatigue qui va souvent jusqu'à l'abrutissement. Ajoutez, pour compléter le tableau, qu'on vit à l'usine dans une subordination perpétuelle et humiliante, toujours aux ordres des chefs. Bien entendu, tout cela fait plus ou moins souffrir, selon le caractère, la force physique, etc. ; il faudrait des nuances ; mais enfin, en gros, c'est ça.

Ça n'empêche pas que – tout en souffrant de tout cela – je suis plus heureuse que je ne puis dire d'être là où je suis. Je le désirais depuis je ne sais combien d'années, mais je ne regrette pas de n'y être arrivée que maintenant, parce que c'est maintenant seulement que je suis en état de tirer de cette expérience tout le profit qu'elle comporte pour moi. J'ai le sentiment, surtout, de m'être échappée d'un monde d'abstractions et de me trouver parmi des hommes réels – bons ou mauvais, mais d'une bonté ou d'une méchanceté véritable. La bonté surtout, dans une usine, est quelque chose de réel quand elle existe ; car le moindre acte de bienveillance, depuis un simple sourire jusqu'à un service rendu, exige qu'on triomphe de la fatigue, de l'obsession du salaire, de tout ce qui accable et incite à se replier sur soi. De même la pensée demande un effort presque miraculeux pour s'élever au-dessus des conditions dans lesquelles on vit. Car ce n'est pas là comme à l'université, où on est payé pour penser ou du moins pour faire semblant ; là, la tendance serait plutôt de payer pour ne pas penser ; alors, quand on aperçoit un éclair d'intelligence, on est sûr qu'il ne trompe pas. En dehors de tout cela, les machines par elles-mêmes m'attirent et m'intéressent vivement. J'ajoute que je suis en usine principalement pour me renseigner sur un certain nombre de questions fort précises qui me préoccupent, et que je ne puis vous énumérer.

Assez parlé de moi. Parlons de vous. Votre lettre m'a effrayée. Si vous persistez à avoir pour principal objectif de connaître toutes les sensations possibles – car, comme état d'esprit passager, c'est normal à votre âge – vous n'irez pas loin. J'aimais bien mieux quand vous disiez aspirer à prendre contact avec la vie réelle. Vous croyez peut-être que c'est la même chose ; en fait, c'est juste le contraire. Il y a des gens qui n'ont vécu que de sensations et pour les sensations ; André Gide en est un exemple. Ils sont en réalité les dupes de la vie, et, comme ils le sentent confusément, ils tombent toujours dans une profonde tristesse où il ne leur reste d'autre ressource que de s'étourdir en se mentant misérablement à eux-mêmes. Car la réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité – j'entends l'activité et dans la pensée et dans l'action. Ceux qui vivent de sensations ne sont, matériellement et moralement, que des parasites par rapport aux hommes travailleurs et créateurs, qui seuls sont des hommes. J'ajoute que ces derniers, qui ne recherchent pas les sensations, en reçoivent néanmoins de bien plus vives, plus profondes, moins artificielles et plus vraies que ceux qui les recherchent. Enfin la recherche de la sensation implique un égoïsme qui me fait horreur, en ce qui me concerne. Elle n'empêche évidemment pas d'aimer,

mais elle amène à considérer les êtres aimés comme de simples occasions de jouir ou de souffrir, et à oublier complètement qu'ils existent par eux-mêmes. On vit au milieu de fantômes. On rêve au lieu de vivre.

En ce qui concerne l'amour, je n'ai pas de conseils à vous donner, mais au moins des avertissements. L'amour est quelque chose de grave où l'on risque souvent d'engager à jamais et sa propre vie et celle d'un autre être humain. On le risque même toujours, à moins que l'un des deux ne fasse de l'autre son jouet ; mais en ce dernier cas, qui est fort fréquent, l'amour est quelque chose d'odieux. Voyez-vous, l'essentiel de l'amour, cela consiste en somme en ceci qu'un être humain se trouve avoir un besoin vital d'un autre être – besoin réciproque ou non, durable ou non, selon les cas. Dès lors le problème est de concilier un pareil besoin avec la liberté, et les hommes se sont débattus dans ce problème depuis des temps immémoriaux. C'est pourquoi l'idée de rechercher l'amour pour voir ce que c'est, pour mettre un peu d'animation dans une vie trop morne, etc., me paraît dangereuse et surtout puérile. Je peux vous dire que quand j'avais votre âge, et plus tard aussi, et que la tentation de chercher à connaître l'amour m'est venue, je l'ai écartée en me disant qu'il valait mieux pour moi ne pas risquer d'engager toute ma vie dans un sens impossible à prévoir avant d'avoir atteint un degré de maturité qui me permette de savoir au juste ce que je demande en général à la vie, ce que j'attends d'elle. Je ne vous donne pas cela comme un exemple ; chaque vie se déroule selon ses propres lois. Mais vous pouvez y trouver matière à réflexion. J'ajoute que l'amour me paraît comporter un risque plus effrayant encore que celui d'engager aveuglément sa propre existence ; c'est le risque de devenir l'arbitre d'une autre existence humaine, au cas où on est profondément aimé. Ma conclusion (que je vous donne seulement à titre d'indication) n'est pas qu'il faut fuir l'amour, mais qu'il ne faut pas le rechercher, et surtout quand on est très jeune. Il vaut bien mieux alors ne pas le rencontrer, je crois.

Il me semble que vous devriez pouvoir réagir contre l'ambiance. Vous avez le royaume illimité des livres ; c'est loin d'être tout, mais c'est beaucoup, surtout à titre de préparation à une vie plus concrète. Je voudrais aussi vous voir vous intéresser à votre travail de classe, où vous pouvez apprendre beaucoup plus que vous ne croyez. D'abord à travailler : tant qu'on est incapable de travail suivi, on n'est bon à rien dans aucun domaine. Et puis vous former l'esprit. Je ne vous recommande pas l'éloge de la géométrie. Quant à la physique, vous ai-je suggéré l'exercice suivant ? C'est de faire la critique de votre manuel et de votre cours en essayant de discerner ce qui est bien raisonné de ce qui ne l'est pas. Vous trouverez ainsi une quantité surprenante de faux raisonnements. Tout en s'amusant à ce jeu, extrêmement instructif, la leçon se fixe souvent dans la mémoire sans qu'on y pense. Pour l'histoire et la géographie, vous n'avez guère à ce sujet que des choses fausses à force d'être schématiques ; mais si vous les apprenez bien, vous vous donnerez une base solide pour acquérir ensuite par vous-même des notions réelles sur la société humaine dans le temps et dans l'espace, chose indispensable à quiconque se préoccupe de la question sociale. Je ne vous parle pas du français, je suis sûre que votre style se forme.

J'ai été très heureuse quand vous m'avez dit que vous

étiez décidée à préparer l'école normale ; cela m'a libérée d'une préoccupation angoissante. Je regrette d'autant plus vivement que cela semble être sorti de votre esprit..

Je crois que vous avez un caractère qui vous condamne à souffrir beaucoup toute votre vie. J'en suis même sûre. Vous avez trop d'ardeur et trop d'impétuosité pour pouvoir jamais vous adapter à la vie sociale de notre époque. Vous n'êtes pas seule ainsi. Mais souffrir, cela n'a pas d'importance, d'autant que vous éprouverez aussi de vives joies. Ce qui importe, c'est de ne pas rater sa vie. Or, pour ça, il faut se discipliner.

Je regrette beaucoup que vous ne puissiez pas faire de sport : c'est cela qu'il vous faudrait. Faites encore effort pour persuader vos parents. J'espère, au moins, que les vagabondages joyeux à travers les montagnes ne vous sont pas interdits. Saluez vos montagnes pour moi.

Je me suis aperçue, à l'usine, combien il est paralysant et humiliant de manquer de vigueur, d'adresse, de sûreté dans le coup d'œil. À cet égard, rien ne peut suppléer, malheureusement pour moi, à ce qu'on n'a pas acquis avant 20 ans. Je ne saurais trop vous recommander d'exercer le plus que vous pouvez vos muscles, vos mains, vos yeux. Sans un pareil exercice, on se sent singulièrement incomplet.

Écrivez-moi, mais n'attendez de réponse que de loin en loin. Écrire me coûte un effort excessivement pénible. Écrivez-moi 228, rue Lecourbe, Paris, XV^e. J'ai pris une petite chambre tout près de mon usine.

Jouissez du printemps, humez l'air et le soleil (s'il y en a), lisez de belles choses.

[⋯] (en grec dans le texte)

S. WEIL.

Lettre à Boris Souvarine (1935)

Vendredi.

Cher Boris, je me contrains à vous écrire quelques lignes, parce que sans cela je n'aurais pas le courage de laisser une trace écrite des premières impressions de ma nouvelle expérience. La soi-disant petite boîte sympathique s'est avérée être, au contact, d'abord une assez grande boîte, et puis surtout une sale, une très sale boîte. Dans cette sale boîte, il y a un atelier particulièrement dégoûtant : c'est le mien. Je me hâte de vous dire, pour vous rassurer, que j'en ai été tirée à la fin de la matinée, et mise dans un petit coin tranquille où j'ai des chances de rester toute la semaine prochaine, et où je ne suis pas sur une machine.

Hier, j'ai fait le même boulot toute la journée (emboutissage à une presse). Jusqu'à 4 h j'ai travaillé au rythme de 400 pièces à l'heure (j'étais à l'heure, remarquez, avec salaire de 3 F), avec le sentiment que je travaillais dur. À 4 h, le contremaître est venu me dire que si je n'en faisais pas 800 il me renverrait : « Si, à partir de maintenant vous en faites 800, je consentirai peut-être à vous garder. » Vous comprenez, on nous fait une grâce en nous permettant de nous crever, et il faut dire merci. J'ai tendu toutes mes forces, et suis arrivée à 600 à l'heure. On m'a quand même laissée revenir ce matin (ils manquent d'ouvrières, parce que la boîte est trop mauvaise pour que le personnel y soit stable, et qu'il y a des commandes urgentes pour les armements). J'ai fait ce boulot 1 h encore, en me tendant encore un peu plus, et ai fait un peu plus de 650. On m'a fait faire diverses autres choses, toujours avec la même consigne, à savoir y aller à toute allure. Pendant 9 h par jour (car on rentre à 1 h, non 1 h 1/4 comme je vous l'avais dit) les ouvrières travaillent ainsi, littéralement sans une minute de répit. Si on change de boulot, si on cherche une boîte, etc., c'est toujours en courant. Il y a une chaîne (c'est la première fois que j'en vois une, et cela m'a fait mal) où on a, m'a dit une ouvrière, doublé le rythme depuis 4 ans ; et aujourd'hui encore le contremaître a remplacé une ouvrière de la chaîne à sa machine et a travaillé 10 mn à toute allure (ce qui est bien facile quand on se repose après) pour lui prouver qu'elle devait aller encore plus vite. Hier soir, en sortant, j'étais dans un état que vous pouvez imaginer (heureusement les maux de tête du moins me laissaient du répit) ; au vestiaire, j'ai été étonnée de voir que les ouvrières étaient encore capables de babiller, et ne semblaient pas avoir au cœur la rage concentrée qui m'avait envahie. Quelques-unes pourtant (2 ou 3) m'ont exprimé des sentiments de cet ordre. Ce sont celles qui sont malades, et ne peuvent pas se reposer. Vous savez que le pédalage exigé par les presses est quelque chose de très mauvais pour les femmes ; une ouvrière m'a dit qu'ayant eu une salpingite, elle n'a pas pu obtenir d'être mise ailleurs que sur les presses. Maintenant, elle est enfin ailleurs qu'aux machines, mais la santé définitivement démolie.

En revanche, une ouvrière qui est à la chaîne, et avec qui je suis rentrée en tram, m'a dit qu'au bout de quelques

années, ou même d'un an, on arrive à ne plus souffrir, bien qu'on continue à se sentir abruti. C'est à ce qu'il me semble le dernier degré de l'avilissement. Elle m'a expliqué comment elle et ses camarades étaient arrivées à se laisser réduire à cet esclavage (je le savais bien, d'ailleurs). Il y a 5 ou 6 ans, m'a-t-elle dit, on se faisait 70 F par jour, et « pour 70 F on aurait accepté n'importe quoi, on se serait crevé ». Maintenant encore certaines qui n'en ont pas absolument besoin sont heureuses d'avoir, à la chaîne, 4 F l'heure et des primes. Qui donc, dans le mouvement ouvrier ou soi-disant tel, a eu le courage de penser et de dire, pendant la période des hauts salaires, qu'on était en train d'avilir et de corrompre la classe ouvrière ? Il est certain que les ouvriers ont mérité leur sort : seulement la responsabilité est collective, et la souffrance est individuelle. Un être qui a le cœur bien placé doit pleurer des larmes de sang s'il se trouve pris dans cet engrenage.

Quant à moi, vous devez vous demander ce qui me permet de résister à la tentation de m'évader, puisque aucune nécessité ne me soumet à ces souffrances. Je vais vous l'expliquer : c'est que même aux moments où véritablement je n'en peux plus, je n'éprouve à peu près pas de pareille tentation. Car ces souffrances, je ne les ressens pas comme miennes, je les ressens en tant que souffrances des ouvriers, et que moi, personnellement, je les subisse ou non, cela m'apparaît comme un détail presque indifférent. Ainsi le désir de connaître et de comprendre n'a pas de peine à l'emporter.

Cependant, je n'aurais peut-être pas tenu le coup si on m'avait laissé dans cet atelier infernal. Dans le coin où je suis maintenant, je suis avec des ouvriers qui ne s'en font pas. Je n'aurais jamais cru que d'un coin à l'autre d'une même boîte il puisse y avoir de pareilles différences.

Allons, assez pour aujourd'hui. Je regrette presque de vous avoir écrit. Vous êtes assez malheureux sans que j'aie encore vous entretenir de choses tristes.

Affectueusement.

S. W.

Fragment de lettre à X (1933-1934 ?)

Monsieur,

J'ai tardé à vous répondre, parce que le rendez-vous s'arrange mal. Je ne pourrais être à Moulins qu'assez tard dans l'après-midi du lundi (vers 4 h), et je repartirais à 9 h. Si vos occupations là-bas vous permettent de me consacrer quelques heures dans cet intervalle, je viendrai. Vous n'auriez qu'à me fixer en ce cas un rendez-vous précis en tenant compte que je ne connais pas Moulins. J'espère que cela s'arrangera. Je crois que nous aurons avantage à causer plutôt qu'à écrire.

C'est pourquoi je préfère réserver pour notre prochaine rencontre ce qui m'est venu à l'esprit à la lecture de vos lettres. Je veux seulement signaler une incertitude qui m'avait déjà inquiétée en écoutant votre conférence.

Vous dites : Tout homme est opérateur de séries et animateur de suites.

Tout d'abord il faudrait, ce me semble, distinguer diverses espèces de rapports entre l'homme et les suites qui interviennent dans son existence, selon qu'il joue un rôle plus ou moins actif à leur égard. Un homme peut créer des suites (inventer...) – il peut en recréer par la pensée – il peut en exécuter sans les penser – il peut servir d'occasion à des suites pensées, exécutées par d'autres – etc. Mais c'est là quelque chose d'évident.

Voici ce qui m'inquiète un peu. Quand vous dites que, par exemple, le manoeuvre spécialisé, une fois sorti de l'usine, cesse d'être emprisonné dans le domaine de la série, vous avez évidemment raison. Mais qu'en concluez-vous ? Si vous en concluez que tout homme, si opprimé soit-il, conserve encore quotidiennement l'occasion de faire acte d'homme, et donc ne dépouille jamais tout à fait sa qualité d'homme, très bien. Mais si vous en concluez que la vie d'un manoeuvre spécialisé de chez Renault ou Citroën est une vie acceptable pour un homme désireux de conserver la dignité humaine, je ne puis vous suivre. Je ne crois d'ailleurs pas que ce soit là votre pensée – je suis même convaincue du contraire – mais j'aimerais le maximum de précision sur ce point.

« La quantité se change en qualité », disent les marxistes après Hegel. Les séries et les suites ont place dans chaque vie humaine, c'est entendu, mais il y a une question de proportion, et on peut dire en gros qu'il y a une limite à la place que peut tenir la série dans une vie d'homme sans le dégrader.

Au reste je pense que nous sommes d'accord là-dessus.

(en grec dans le texte) ¹

Journal d'usine

1. Bien malgré toi, sous la pression d'une dure nécessité.

Non seulement que l'homme sache ce qu'il fait – mais si possible qu'il en *perçoive l'usage* – qu'il perçoive la nature modifiée par lui.

Que pour chacun son propre travail soit un *objet de contemplation*.

Première semaine

Entrée le mardi 4 décembre 1934.

Mardi. – 3 h de travail dans la journée : début de la matinée, 1 h de *perçage* (Catsous).

Fin de la matinée, 1 h de *presse* avec Jacquot (c'est là que j'ai fait connaissance avec le magasinier). Fin de l'après-midi : 3/4 h à tourner une *manivelle* pour aider à faire cartons (avec Dubois).

Mercredi matin. – *Balancier* toute la matinée, avec des arrêts. Fait sans me presser, par suite sans fatigue. Coulé !

De 3 à 4, *travail facile à presse* ; 0,70 % Coulé néanmoins.

À 4 h 3/4 : *machine à boutons*.

Jeudi matin. – *Machine à boutons* ; 0,56 %, (devait être 0,72). 1.160 dans toute la matinée – très difficile.

Après-midi. – Panne d'électricité. Attente de 1 h 1/4 à 3 h. Sortie à 3 h.

Vendredi. – Pièces à angle droit, à la *presse* (outil devant seulement accentuer l'angle droit). *100 pièces loupées* (écrasées, *la vis s'étant desserrée*).

À partir de 11 h, *travail à la main* : ôter les cartons dans un montage qu'on voulait refaire (circuits magnétiques fixes – remplacer carton par plaquettes de cuivre). Outils : maillet, tuyau à air comprimé, lame de scie, boîte à lumière, très fatigante pour les yeux.

Tour à l'outillage, mais pas le temps d'y voir grand-chose. Engueulée pour y être allée.

Samedi. – Cartons.

Pas un seul bon non coulé.

Ouvrières

M^{me} Forestier.

Mimi.

Admiratr. de Tolstoï (Eugénie).

Ma coéquip. des barres de fer (Louissette).

Sœur de Mimi.

Chat.

Blonde de l'usine de guerre.

Rouquine (Joséphine).

Divorcée.

Mère du gosse brûlé.

Celle qui m'a donné un petit pain.

Italienne.

Dubois.

Personnages :

Mouquet.

Chastel.

Magasinier (Pommer).

Régleurs :

Ilion.

Léon.

Catsous (Michel).

« Jacquot » (redevenu ouvrier).

Robert.

« Biol » (fond).

(ou V... ?)

« » (four).

Ouvriers :

violoniste

blond avantageux

vieux à lunettes (lecteur de l'Auto)

chanteur au four

ouvr. à lunettes du perçage (« on y va voir »... très gentil)

gars au maillet (boit – le seul)

son coéquipier

mon « fiancé »

son frangin (?)

jeune Ital. blond

soudeur

chaudronnier

Deuxième semaine

Lundi, mardi, mercredi. – Chef du personnel me fait appeler à 10 h pour me dire qu'on met mon taux d'affûtage à 2 F (en fait, ce sera 1,80 F). **Ôter les cartons.** Mardi violent mal de tête, travail très lent et mauvais (mercredi je suis arrivée à le faire vite et bien, en tapant fort et juste avec le maillet – mais un mal aux yeux terrible).

Jeudi. – De 10 h (ou plus tôt ?) à 2 h environ, plannage avec le grand balancier. Travail recommencé, une fois achevé entièrement, sur l'ordre du chef d'atelier, et recommencé de manière *pénible* et dangereuse.

Ordre de recommencer justifié, ou brimade ? En tout cas, Mouquet me l'a fait recommencer d'une manière épuisante et dangereuse (il fallait se baisser à chaque fois sous peine de recevoir le lourd contrepoids en plein sur la tête). Pitié et indignation muettes des voisins. Moi, en fureur contre moi-même (sans raison, car personne ne m'avait dit que je ne frappais pas assez fort), avais le sentiment stupide que ça ne valait pas la peine de faire attention à me protéger. Pas d'accident néanmoins. Régleur (Léon) très irrité, sans doute contre Mouquet, mais non explicitement.

À 11 h 3/4, regard...

Après-midi : arrêt jusqu'à 4 h.

De 4 h à 5 h 3/4...

Vendredi.

Presse – *rondelles* auxquelles l'outil donnait un trou et une forme. (O) Travaillé toute la journée. Bon non coulé, malgré nécessité de remettre un ressort, **le ressort s'étant cassé**. Première fois que j'ai travaillé toute la journée à la même machine : grande fatigue, bien que je n'aie pas donné toute ma vitesse. Erreur sur le compte, rectifiée à ma demande par l'ouvrière qui m'a suivie (très chic !).

Samedi. – 1 h pour pratiquer un trou dans des bouts de laiton, placés contre une butée très basse que je ne voyais pas, ce qui m'en a fait loucher 6 ou 7 (travail fait la veille avec succès par une nouvelle qui n'avait jamais travaillé, au dire du régleur Léon, qui gueule tant qu'il peut). Coulé – mais pas de réprimande pour les pièces loupées, parce que le compte y est.

3/4 h pour couper de petites barres de laiton avec Léon.

Facile – pas de bêtise.

Arrêt, nettoyage de machines.

1 bon non coulé (de 25,50 F).

Ouvrière renvoyée – tuberculeuse – avait plusieurs fois loupé des centaines de pièces (mais combien ?). Une fois, juste avant de tomber très malade ; aussi on lui avait pardonné. Cette fois, 500. Mais en équipe du soir (2 h 1/2 à 10 h 1/2), quand toutes les lumières sont éteintes, sauf les baladeuses (lesquelles n'éclairent rien du tout). Le drame se complique du fait que la responsabilité du monteur (Jacquot) est automatiquement engagée. Les ouvrières avec lesquelles je suis (Chat et autres, à l'arrêt – dont adm. de Tolstoï ?) pour Jacquot. Une d'elles : « Il faut être plus consciencieux, *quand on a sa vie à gagner*. »

Il paraît que cette ouvrière avait refusé la commande en question (sans doute délicate et mal payée), « travail trop dur », dit-on. Le chef d'atelier lui avait dit : « Si ce n'est pas fait demain matin... ». On en a conclu, sans doute, qu'elle avait loupé par mauvaise volonté. Pas un mot de sympathie des ouvrières, qui connaissent pourtant cet écœurement devant une besogne où l'on s'épuise en sachant qu'on gagnera 2 F ou moins et qu'on sera engueulé pour avoir coulé le bon – écœurement que la maladie doit décupler. Ce manque de sympathie s'explique du fait qu'un « mauvais » boulot, s'il est épargné à une, est fait par une autre... Commentaire d'une ouvrière (M^{me} Forestier ?) « Elle n'aurait pas dû répondre... quand on a sa vie à gagner, il faut ce qu'il faut... (répété plusieurs fois)... Elle aurait pu alors aller dire au sous-directeur : J'ai eu tort, oui, mais ce n'est pas tout à fait de ma faute quand même : on n'y voit pas bien clair, etc. Je ne le ferai plus, etc. »

« Quand on a sa vie à gagner » : cette expression a en partie pour cause le fait que certaines ouvrières, mariées, travaillent non pour vivre, mais pour avoir un peu plus de bien-être. (Celle-là avait un mari, mais chômeur.) Inégalité très considérable entre les ouvrières..

Système de salaire. Bon coulé au-dessous de 3 F. On règle les bons coulés, à la fin de la quinzaine, en petit comité (Mouquet, le chrono... Le chrono est impitoyable ; M., sans doute, défend un peu les ouvrières), à un prix arbitraire – des fois 4 F, des fois 3 F, des fois au taux d'affûtage (2,40 F pour les autres). Des fois on ne paie que le prix effectivement réalisé, en déduisant du boni la différence avec le taux d'affûtage. Quand une ouvrière se juge victime d'une injustice, elle va se plaindre. Mais c'est humiliant, vu qu'elle n'a aucun droit et se trouve à la merci du bon vouloir des chefs, lesquels décident d'après la valeur de l'ouvrière, et dans une large mesure d'après leur fantaisie.

Le temps perdu entre les tâches ou doit être marqué sur les bons (mais alors on risque de les couler, surtout pour les petites commandes) ou est déduit de la paye. On compte alors moins de 96 h pour la quinzaine.

C'est un mode de contrôle ; sans cela on marquerait toujours des temps plus courts que ceux effectivement employés.

Système des heures d'avance.

Histoire racontée. Mouquet : sœur de Mimi va le trouver pour se plaindre du prix d'un bon ; il la renvoie brutalement à son travail. Elle s'en va en rouspétant. 10 mn – il va la trouver : « Qu'est-ce qu'il y a ? » et arrange l'affaire.

« Il n'y en a pas beaucoup qui osent couler les bons. »

Troisième semaine

Tâches :

Lundi 17, matin. – Au petit balancier.

Planage toute la matinée – fatigant – coulé.

Le souvenir de mon aventure au grand balancier me fait craindre de ne pas frapper assez fort. D'autre part il ne faut pas, paraît-il, frapper trop fort. Et le bon comporterait une vitesse qui me semble fantastique...

Fin de la matinée : rondelles dans barres de métal avec presse lourde de Robert.

Après-midi – **presse** : pièces fort difficiles à placer, à 0,56 % (600 de 2 h 1/2 à 5 h 1/4 ; une 1/2 h pour remonter la machine, qui s'était dérégulée parce que j'avais laissé une pièce dans l'outil. Fatiguée et écoeurée. Sentiment d'avoir été un être libre 24 h (le dimanche), et de devoir me réadapter à une condition servile. Dégoût, à cause de ces 56 centimes, contraignant à se tendre et à s'épuiser avec la certitude d'une engueulade ou pour lenteur ou pour loupage... Augmenté par le fait que je dîne chez mes parents – Sentiment d'esclavage –

Vertige de la vitesse. (Surtout quand pour s'y jeter il faut vaincre fatigue, maux de tête, écœurement.)

Mimi à côté de moi –

Mouquet : ne pas mettre les doigts. « Vous ne mangez pas avec vos doigts... »

Mardi 18. – Mêmes pièces – 500 de 7 h à 8 h 3/4, *toutes loupées*.

De 9 h à 5 h, travail à deux, payé à l'heure : barres de fer de 3 m de long, lourdes de 30 à 50 kg. Fort pénible, mais non énervant. Une certaine joie de l'effort musculaire... mais le soir épuisement. Les autres regardent avec pitié, notamment Robert.

Mercredi 19. – 7 h à 11 h, arrêt.

11 h à 5, **lourde presse pour faire des rondelles** dans une barre de tôle avec Robert. Bon coulé (2 F l'heure ; 2,28 F pour mille rondelles). Mal de tête très violent, travail accompli en pleurant presque sans arrêt. (En rentrant, crise de sanglots interminable.) Pas de bêtises cependant, sauf 3 ou 4 pièces loupées.

Conseils du magasinier, lumineux. Ne pédaler qu'avec la jambe, pas avec tout le corps ; pousser la bande avec une main, la maintenir avec l'autre, au lieu de tirer et maintenir avec la même. Rapport du travail avec l'athlétisme.

Robert assez dur quand il voit que j'ai loupé deux pièces.

Jeudi 20, vendredi 21. – Presse légère pour marquer les rivets – 0,62 % – réalisé 2,40 F l'heure (plus).

(Avertissement aimable du chef d'équipe : si vous les loupez, on vous fout à la porte.) 3.000 – gagné 18,60 F. Bon coulé néanmoins : minimum 3 F. Pas de bêtises, mais retardée par des scrupules irraisonnés.

Rivetage : travail de combinaison. Seule difficulté, faire les opérations dans l'ordre. Ici, par exemple, deux loupés parce que j'avais riveté avant d'avoir tout assemblé, par distraction.

Le jeudi, paye : 241,60 F.

Samedi 22. – Rivetage avec Ilion. Travail assez agréable – 0,028 la pièce. **Bon non coulé**, mais cela en donnant toute ma vitesse. Effort constant – non sans un certain plaisir, parce que je réussis.

Salaire probable : 48 h à 1,80 F = 86,25 F. Boni pour

le mardi, si on a travaillé à 4 F l'heure, 17,60 F pour le mercredi 1,20 F, pour jeudi et vendredi 0,60 x 15 (environ) = 9 F ; pour samedi 1,20 x 3,5 = 4,20 F. Donc :

17,60 F + 1,60 F + 9 F + 4,20 F = 32,40 F. Cela ferait 86,25 F + 32,40 F = 118,65 F. Là-dessus peu-être une retenue correspondant à la tâche où j'ai loupé 500 pièces.

En fait j'ai eu un boni de 36,75 F (mais 3/4 d'h déduits, soit 1,20 F). Donc 4,35 F de plus que je n'avais cru. Sans doute un bon arrangé – probablement planage de lundi matin.

Un bon non coulé (de 12 F).

Quatrième semaine

Mise à pied (semaine Noël-jour de l'an). Prends froid – ai de la fièvre au cours de la semaine (fort peu) et des maux de tête terribles ; quand vient la fin des fêtes et le moment de reprendre le travail, je suis encore enrhumée, et, surtout, brisée de fatigue.

Jeune chômeur rencontré le jour de Noël...

Cinquième semaine

Mercredi 2. – 7 h 1/4 à 8 h 3/4 : **découpage dans longue bande métal**, à grosse presse avec Robert. 677 pièces à 0,319 %. Marqué 1 h 10. Accroc au début par manque d'huile. Difficulté à couper la bande. À la tirer. Retiré pièces trop souvent. Gagné 1,85 F ; au taux d'affûtage on doit me payer 2,10 F. **Différence de 0,25 F.**

8 h 50 à 11 h 3/4 : **trous pour connexions**, avec le petit balancier (nom ?). Lenteur au début, parce que trop enfoncé outil, trop longuement placé pièce – et regardé à côté. 830 pièces à 0,84 %. Gagné 7 F ; coulé, mais de peu. Effect. 2,30 F, marqué pour 2,80 F.

Pour la matinée : 1 h à regagner.

1 h 1/4 à 2 h 1/2 : arrêt (1 h seulement marquée).

2 h 1/2 à 4 h : **presse. Cambré pièces** découpées le matin : 600. 0,54 % ; gagné donc 3,24 F. Marqué 1 h 20 (1/4 h de plus que si pas coulé).

4 h 1/2 à 5 h 1/4 : **four**. Travail très pénible : non seulement chaleur intolérable, mais les flammes vont jusqu'à vous lécher les mains et les bras. Il faut dompter les réflexes, sous peine de loucher... (une loupée !). Il y a 500 pièces (le reste jeudi matin), payées 4,80 F les 100. Donc 24 F le tout.

Je dispose de 8 heures.

En dehors de ça, j'ai dans la journée 3 h 40 + 1 h 1/4 + 1 h 20 = 6 h 1/4. 2 h 3/4 à regagner. En tenir compte. Demain je ne ferai sans doute pas plus de 3 1/2 ou 4 h...

Four. Le premier soir, vers 5 h, la douleur de la brûlure, l'épuisement et les maux de tête me font perdre tout à fait la maîtrise de mes mouvements. Je n'arrive pas à baisser le tablier du four. Un chaudronnier se précipite et le baisse pour moi. Quelle reconnaissance, à des moments pareils ! Aussi quand le petit gars qui m'a allumé le four m'a montré comment baisser le tablier avec un crochet, avec bien moins de peine. En revanche, quand Mouquet me suggère de mettre les pièces à ma droite pour passer moins souvent devant le four, j'ai surtout du dépit de n'y avoir pas songé moi-même. Toutes les fois que je me suis brûlée, le soudeur m'a adressé un sourire de sympathie.

3 bons non coulés (four 2, 1 rivetage) pour 24,60 F + 9,20 F + 29,40 F = 63,20 F.

Jeudi 3. – 7 h-9 h 1/4 : **four**. Nettement moins pénible que la veille, malgré un mal de tête violent dès le réveil. Ai appris à ne pas tellement m'exposer à la flamme, et à courir peu de risques de loucher. Très dur néanmoins. Bruit terrible des coups de maillet, à quelques mètres.

Gagné 24,60 F au four. Marqué 6 h. Mis 3 h (donc 8,20 F l'h).

9 h 1/4-11 h 1/4 (ou 1/2 ?) : passé journée au perçage.

Rivetage amusant : passer rivets dans piles de feuilles métalliques trouées. Mais bon inévitablement coulé. Marqué combien ? Sans doute 1 h 1/4 ? ou 1/2 ? ou 3/4 ? En tout cas au-dessous de mon tx d'affûtage (**diff. de plus de 1 h, sans doute**).

11 h 1/2-3 h : déjeuné au rest. russe. **Rivetage** amusant et facile. 400 pièces à 0,023 = 9,20 F. Marqué 2 h 1/2 (de 3,70 F de l'h). À la rentrée de 1 h 1/4, souffrant d'un mal de tête accablant, j'ai loupé 5 pièces en les posant à l'envers avant de river. Heureusement le jeune chef d'équipe du perçage est venu voir...

Fait pour plus de 3 F l'h.

3 h 1/4-5 h 1/4 : **four** beaucoup moins pénible que la veille au soir et le matin – fait 300 pièces (rythme 7,35 F).

Vendredi 4. – 7 h-8 h 1/2 : **découpage de bandes dans laiton** à grosse presse. Pris mon temps, me sachant de l'avance. Médité sur un mystère exaspérant : la dernière pièce découpée dans la bande était échantonnée ; or celle qui tombait échantonnée était la 7^e. Explication simple donnée par le régleur (Robert) : il en restait toujours 6 dans la matrice. M. 1 h 1/4. 578 pour 0,224

Gagné 1,30 F ! Diff. avec **tx d'affûtage = 0,95 F.**

8 h 3/4-1 h 1/2 (debout) : **polissage**. Une petite commande, marquée 10 mn, puis 300 pièces à 0,023. Gagné 6,90 F. Marqué 2 h 3/4 (ou 2 h 1/2 ?). 2,40 F ou 2,70 F l'h. Travail au tapis à polir, délicat. Fait lentement et, apparemment, **mal** (tour de main non attrapé) ; néanmoins pièces pas loupées. Mais M...t m'a fait arrêter, et fait faire à une autre les 200 pièces restantes.

Four. Coin tout différent, bien qu'à côté de notre atelier. Les chefs n'y vont jamais. Atmosphère libre et fraternelle, sans plus rien de servile ni de mesquin. Le chic petit gars qui sert de régleur... Le soudeur... Le jeune Italien aux cheveux blonds... mon « fiancé »... son frangin... l'Italienne... le gars costaud au maillet...

Enfin un atelier joyeux. Travail en équipe. Chaudronnerie, instruments : surtout le maillet ; on pratique les coupages avec une petite machine à main, puis on les arrange au maillet ; donc tour de main indispensable. Nombreux calculs, pour mesure – on met les boîtes ensemble, etc. Travail à deux le plus souvent, ou même plus.

Mercredi, allée à réunion de XV^e sect. soc. et comm. concernant Citroën. Confidentialité. Pas d'ouvriers de chez Citroën, semble-t-il. Réaction faible, à l'usine, là-dessus. 2 ouvrières – « On est des fois révolutionnaire mais ça va de quoi... » C'est

À la chaudronnerie, un ouvrier avait sur sa table le tract distribué à la

Heures mn

--

1 h ¼

2 h ½

1 h

1 h ¼ ± ¼ ?

6 h

1 h ½

6 h ½

1 h ¼

2 h ¾

5 mn [¼] 10mn

5 mn 1 h ½ / 25 mn

– 1 h ¼

7 h ¾

¾

31 h (½) 20mn

(1h d'avance peut-être 1 h 25)

Sous

--

1,85 F

7 F

1,80 F

3,25 F

24,60 F

? 1 F

9,20 F

1,30 F

6,90 F

?

2,45 F

1,30 F

29,40 F

2,10 F

92,15 F

Tx d'af.

1,80 F en

30 h ½

=54,60 F ;

Boni :

37,75 F ;

cela fait

un peu plus

de 3 F l'h.

(0,65 de plus).

1 h 1/2-3 h 5 (debout) : **avec le régleur du fond (Biol ?)**.

Grosses pièces. Placer en enfonçant ; serrer avec une barre mobile ; pédale ; desserrer la barre ; taper sur un levier pour dégager la pièce ; la retirer avec vigueur... 1 F % ! Marqué 1 h 25 mn. – 244 pièces : gagné 2,44 F. Régleur rude et très sympathique. Je l'avais déjà aidé à découper des tôles, avec grand plaisir. Bon coulé, mais par faute du chrono.

Diff. avec tx d'aff. : 0,25 F.

3 h 1/4-4 h 50 (environ) : **boîtes de tôle** : badigeonner à l'huile, passer autour d'une tige, frapper ; l'outil les forme. Mettre la soudure du bon côté. Épuisée d'avoir passé la journée et la veille debout ; mouvements lents. Grand plaisir à penser que cette boîte avait été faite par les

copains de l'équipe de chaudronnerie, soudée... Pendant ce travail, quète pour d'ouvriers de chez Citroën, semble-t-il. Marqué 7 h 3/4. Gagné 7,13 F. Fait 137 pièces, 0,929 % C'est

région de la veille. Pendant le chef d'équipe n'a rien dit. **Diff.**

av. tx d'aff. : 0,90 F.

Samedi 5. – 7 h-10 h : **four.** À peine pénible : pas de maux de tête, fait à loisir 300 pièces. Pour les 600, gagné 29,40 F. Marqué 7 h 3/4. Travaillé rythme de 4,90 F.

10 h-11 h **cartons** (à continuer). Facile. Une seule bêtise à faire : bourrer. L'ai faite ! Engueulade de Léon, 50 c. % Fait 425. Gagné 2,12 F. Marqué 3/4 h. Paye à 10 h : 115 F ; boni : 36,75 F.

Total des différences avec taux d'affûtage : 0,25 F + 1 F + 0,95 + 0,25 + 0,90 = **2,50 F** (ne ruinera pas l'usine...).

Sixième semaine

Lundi 7. – 7 h-9 h ½ : continué les **cartons**. En ai fait 865 de 7 h à 8 h 3/4 (1 h 3/4 à 50 c. %) ; j'aurais dû en faire 1.050. Puis suis allée cisailler les trop gros, ce pourquoi Bret m'a marqué 1/2 h (effectivement).

À 9 h 1/4 suis allée les découper, jusqu'à 9 h 1/2. Marqué sur le 1^{er} bon 1/2 h (donc 1 h 1/4 pour 680 pièces), soit pour 3,40 F ; donc 2,72 F l'h : **coulé**. Marqué sur 2^e bon 1 h 10 ; pour un peu plus de 700 pièces ; NON COULÉ. Total : 1 h 10 mn + 1/2 h + 1/2 h = **2 h 10 mn**.

9 h 1/2-10 h 20 : 1 h travail à l'heure (découpé extrémités de longues bandes déjà découpées, pour Bret).

10 h 20-2 h 40 : **planage** à la presse (avec chic régleur du fond) des grosses pièces où découpé des languettes vendredi de 1 h 1/2 à 3 h (une autre les avait cambrées dans l'intervalle). 0,80 % ! Fait 516 en 2 h 50 mn. Marqué **2 h 1/2**. Gagné 4,15 F, soit offic. 1,65 F de l'h. Diff. av. tx d'aff. pour 2 h 1/2 : **0,37 F**.

2 h 45 à 5 h 1/4 : **presse pour ovaliser** petites pièces destinées à être soudées. 0,90 %. Très facile. (Le chrono est sûrement fou !) En ai fait 1.400 ; donc gagné 1.400 x 0,90 = 14 x 90 = 12,60 F. Rythme réel : 5,05 F ! Marqué 1/2 h + 3/4 h + 2 h 1/4 [3 commandes] = 3 h 1/2 ; là, rythme : 3,60 F (à continuer).

Total des heures : 2 h 10 mn + 1 h + 2 h 1/2 + 3 h ½ = **9 h 10 mn** ; soit **25 mn d'avance** (soit 1 h 25 ou 1 h 50).

Total des prix : 3,40 F + 4,15 F + 12,60 F = 20,15 F ; y ajouter 1 h 1/2 payée à l'heure (entre 4,50 F et 6 F). (La journée à 3 F l'h serait de 26,25 F ; mais pour le bon coulé de planage on me doit plus que sur 1,80 F.) Disons 25 F en 8 h 3/4. Exactement 2,88 F l'h.

Mardi 8 matin. – 7 h 1/2-11 h 1/4. **1.181 pièces planées à la presse.** Accident à 7 h 1/4 : une pièce collée à l'outil le cale. Calme et patience du régleur (Ilion). 25 loupées seulement. Pas de ma faute ; mais prendre garde désormais à cette machine. 2 h 3/4. 5,30 F (0,45 %).

Coulé. (Pendant qu'on la réparait, passé 1 h 1/4 à tourner manivelle pour découper cartons. L'ouvrière levait la manivelle trop tôt et m'accusait de tourner trop vite... 515.645. Trav. à l'heure.)

11 h 1/4-3 h 40 : **grande presse** avec Robert : ôter bavures – facile. C 280-804 – mis **2 h 1/2** (juste **non coulé** ; n'ai eu le bon qu'à la fin). Robert, auparavant un peu sec, devenu très gentil, patient, attentif à me faire comprendre mon travail. Le magasinier a dû lui parler. Robert est sym-

pathique décidément. Importance des qualités humaines d'un régleur.

3 h 45-5 h 1/4 et ²

Mercredi 9. – 7 h-1 h 1/2 **cambrage à la machine à boutons.** L'outil grippait – huiler chaque pièce – (à ce propos, le chef d'équipe m'a parlé sur un ton de gentillesse peu habituel) – long – 62 % ; mais le tarif ne compte pas sans doute. Fait 833 – marqué en tout **6 h.** – Travail pas trop ennuyeux, grâce au sentiment de responsabilité (j'étudiais la manière d'éviter le grippage).

1 h 1/2-3 h 1/2 **trous percés à la presse** (pièces comme celles que j'ai planées quand le chef m'a fait recommencer). La butée était d'abord mal mise. Ilion ne s'en fait pas pour autant – la rectifie à loisir – chante par bribes. Travaillé lentement à cause du souci de vérifier (je craignais de mal mettre à la butée). **H.** ? – marqué 1 h 1/4 – **coulé.**

3 h 3/4-5 h 1/4 **rivetage avec Léon** : capots d'acier enveloppés dans papier. Facile : faire attention seulement à bien mettre les rondelles (fraisure en haut).

Ai travaillé avec le rythme voulu, i. e. ininterrompu. Mais lenteurs au début (à restreindre à l'avenir).

6 bons, dont 4 non coulés. Travaillé en moyenne au rythme de 2,88 F.

Journée sans incidents. Pas trop pénible. Fraternité silencieuse avec le régleur bourru du fond (le seul). Parlé à personne. Rien de fort instructif.

Je me sens bien mieux à l'usine depuis que j'ai été dans l'atelier du fond, même quand je n'y suis plus.

Une ouvrière du perçage a eu toute une touffe de cheveux arrachée par sa machine, en dépit de son filet ; on voit une grande plaque nue sur sa tête. Cela s'est passé à la fin d'une matinée. Elle n'en est pas moins venue l'après-midi travailler, bien qu'elle ait eu très mal et encore plus peur.

Très froid, cette semaine. Grande inégalité de température selon les endroits de l'usine ; il y en a où je suis transie à ma machine au point d'en être nettement ralentie dans le travail. On passe d'une machine placée devant une bouche à air chaud, ou même d'un four, à une machine exposée aux courants d'air. Les vestiaires ne sont pas chauffés du tout ; on y est glacé pendant les 5 mn qu'on prend pour se laver les mains et s'habiller. L'une de nous a une bronchite chronique, au point qu'elle doit se faire mettre des ventouses tous les deux jours...

Jeudi 10. – (Éveillée à 3 h 1/2 du matin par une vive douleur à l'oreille, avec frissons, sentiment de fièvre ...)

7 h-10 h 40 : continué – rythme rapide, malgré malaise. Effort, mais aussi après quelque temps sorte de bonheur machinal, plutôt avilissant – une pièce loupée (pas d'engueulade). Vers la fin, incident bureaucratique : 10 rondelles manquantes.

L'incident bureaucratique est fort drôle. Je parle du manque de 10 rondelles à Léon qui, pas content (tout comme s'il y avait de ma faute), me renvoie au chef d'équipe. Celui-ci m'envoie sèchement à M^{me} Blay, au cagibi de verre. Elle m'emmène au magasin de Bretonnet, qui n'y est pas, ne trouve pas de rondelles, en conclut qu'il n'y en a pas, rentre au cagibi, téléphone au bureau dont elle suppose que vient la commande ; on l'adresse à M. X. Elle téléphone à son bureau, où on lui dit qu'il est allé faire un tour au bureau de M. Y, et on refuse d'aller le chercher. Elle

raccroche, rit et peste (mais toujours de bonne humeur) pendant quelques minutes, et téléphone au bureau de M. Y, où on lui passe M. X, qui dit qu'il n'a rien à voir avec cette commande. Elle raconte en riant ses tribulations à Mouquet, et conclut qu'il n'y a qu'à passer à la quantité. Mouquet approuve tranquillement, ajoutant qu'ils ne sont pas outillés pour faire des rondelles. Je vais le dire au chef d'équipe, puis à Léon (qui m'engueule !). Pendant que je fais mon bon, on a apparemment fait de nouvelles recherches chez Bretonnet ; Léon m'apporte une quinzaine de rondelles (en m'engueulant encore !) et je vais faire les 10 pièces qui restent. Bien entendu, toutes ces tractations bureaucratiques représentent pour moi autant de temps non payé...

Intervalle – chef d'équipe et Léon s'accrochent légèrement au sujet d'une machine à me trouver.

10 h 45 à 11 h 25 **recuit** dans four à Léon – 25 pièces – obligée de rester constamment devant le four (d'ailleurs petit) pour surveiller, Chaleur mal tolérable. Marqué 35 mn – 0,036 la pièce ; travaillé pour 0,90 F.

11 h 1/2 à 5 h **trous dans gros et lourd écran** (0,56 % ; prix fantaisiste). C. 12190, B55 – 213 pièces – marqué 4h.

Drame – légère lâcheté de Léon (« Je ne veux pas être responsable des bêtises d'autrui. ») Il va avec ma pièce la plus mal faite au chef d'équipe (sa violence –) – Le chef d'équipe – contrairement à son habitude plutôt gentil – vient voir et trouve que les butées sont insuffisantes. Il les fait modifier. Léon met une butée continue derrière. Je fais encore une mauvaise pièce, trompée par l'ancienne butée. Léon tempête et va au chef d'équipe. Heureusement j'en fais ensuite une bonne. Je continue, mais en tremblant. En désespoir de cause je vais chercher le magasinier, qui m'explique gentiment et d'une manière lumineuse (au lieu d'empoigner la pièce, soutenir par en dessous, et pousser constamment en avant avec les pouces ; la faire glisser le long de la butée pour m'assurer qu'elle y est). Mimi, venue à mon secours auparavant, n'avait pas su m'aider, sauf en me recommandant de moins m'en faire.

Formidable distance entre le magasinier et les régleurs – surtout Léon, le plus médiocre.

Je dis à Mimi, lui indiquant le tarif : « Tant pis, je n'ai qu'à couler le bon. » Elle répond : « Oui, puisqu'ils ne veulent pas nous payer les pièces mal faites, il n'y a rien d'autre à faire » (!).

Vendredi 11. – 7 h-8 h 5 : **id.** fait 601 pièces, soit 5,04 F. Marqué 1 h 1/2. **Non coulé.** Travaillé à près de 4 F l'h, offic. pour 3,40 F.

8 h 1/4-10 h 1/4 – **contacts** : petites barres de cuivre à percer en les plaçant à la butée ; pas de difficulté ; je demande à Ilion à quoi ça sert, il me répond par une blague. Au contraire Robert m'explique toujours quand je lui demande, et me montre le dessin ; mais le magasinier a dû lui parler. Quant à Léon, quand je regarde ses commandes, il m'engueule. Pourquoi ? hiérarchie ? Non : il croit que je veux m'arranger pour avoir les meilleures. En tout cas ce n'est pas de la camaraderie.

9 C 412087, B 2, 600 à 0,64 % = 3,84 F. Marqué 1 h 3/4. Coulé. À la fin, léger incident avec le cisailleur (refuse de refaire des pièces, ce qui s'avère d'ailleurs inutile).

10 h 3/4 à 11 h 1/2 – **grosse presse à Robert.**

11 h 3/4 à 5 h 3/4 – **bandes de cuivre à découper et percer** (avec Léon). Second drame. – Au bout de 250 pièces, Léon s'aperçoit que les trous ne sont pas au milieu

2. Phrase inachevée dans le texte original.

(je n'en avais rien vu). – Nouveaux cris. Mouquet survient, voit mon air désolé, et est très gentil. Du coup Léon – qui s'en fout dès lors que sa responsabilité est dégalée – ne dira plus rien. Moi, au lieu de comprendre que l'exactitude de ces trous est apparemment sans grande importance, je m'arrête à chaque pièce pour voir si c'est à la butée, je compare tout le temps au modèle. Léon m'engueule encore, dans de bonnes intentions cette fois, ne pouvant évidemment comprendre qu'on soit consciencieux aux dépens de son porte-monnaie. J'accélère un peu, mais à 5 h 3/4 n'ai fait que 1.845 pièces. Payé 0,45 %; donc gagné 4,50 F + 3,60 F + 20 cent. = 8,30 F, soit à peine 2 F de l'heure. Aurais à rattraper plus de 1 h 1/2. Il y a 10.000 pièces.

Léon me donne ce travail comme une grande faveur. Effectivement c'est une grosse commande. Néanmoins même le dernier jour, déjà faite à ce travail, et donnant toute ma vitesse parce qu'anxieuse de rattraper mon retard, je fais à peine les 3 F réglementaires. Je suis un peu malade, c'est vrai. Mais le travail n'en est pas moins très mal payé.

Samedi 12. – *Id.* force à fond. Trouve procédés : d'abord poser les bandes droites (Léon avait mal arrangé les supports). Puis faire glisser la bande le long de la butée par un mouvement continu. Réalise d'abord 800 pièces en 1 h et quelque, puis ralentis sous l'effet de la fatigue. **Très** pénible. – Dos cassé qui me fait penser à l'arrachage des patates – bras droit constamment tendu – pédale un peu dure. Grâce au ciel, c'est samedi !

N'arrive pas à me rattraper. En fais 2.600, soit 9 F + 2,70 F = 11,70 F en 4 h. Loin de me rattraper, c'est encore de 30 c. (soit 60 pièces) au-dessous de la vitesse, réglementaire. Et j'y ai mis toute mon énergie... Me suis endormie trop tard, c'est vrai.

Ai fait en tout : 4.400.

Après-midi et dimanche pénibles : maux de tête – mal dormi, mon unique nuit [inquiétudes ...].

Septième semaine

Lundi 14. – *Id.* force encore plus – acquiers continuité plus grande dans coups de pédale. En ai fait 10.150 à la fin, soit dans la journée 5.050, ou

22,50 F + 3,75 F = 26,25 F eu 8 h 3/4.

À peine 3 F l'h (s'en ft de 60 cent.).

Je suis épuisée. Avec cela je ne me suis pas rattrapée car j'aurais dû faire les 10.000 pièces (45 F) en 15 h, et j'y ai mis 16 h 3/4.

À 5 h 3/4, arrête ma machine dans l'état d'âme morne et sans espoir qui accompagne l'épuisement complet. Cependant il me suffit de me heurter au gars chanteur du four qui a un bon sourire – de rencontrer le magasinier – d'entendre au vestiaire un échange de plaisanteries plus joyeux qu'à l'ordinaire – ce peu de fraternité me met l'âme en joie au point que pendant quelque temps je ne sens plus la fatigue. Mais chez moi, maux de tête...

Mardi 15. – 7 h-7 h 1/2 : *id.* – finis (restait 200 environ). Marque en tout 17 h 1/2. Bon coulé, mais qui reste au-dessus de 2,50 F.

Erre, un peu, vainement.

8 h... : **colliers** avec Biol. Très grosse presse (embou-tisseuse) – pièces très lourdes (1 kg. ?). Il y en aura à faire

250. Payé 3,50 F %. Faut graisser chaque pièce, et l'outil à chaque fois. Travail très dur : debout, pièces lourdes. Suis mal en point : mal aux oreilles, à la tête...

Incident avec la courroie, Mouquet-Biol.

Premier incident, le matin : Biol et Mouquet. On a arrangé la courroie de la machine avant que j'y travaille, mais mal, il faut croire ; car elle s'en va sur le côté. Mouquet la fait arrêter (Biol était fautif dans une certaine mesure, il aurait dû l'arrêter avant), et dit à Biol : « C'est la poulie qui s'est déplacée, c'est pour ça que la courroie s'en va. » Biol, regardant pensivement la courroie, commence une phrase : « Non... » et Mouq. l'interrompt – « Ce n'est pas non que je dis, moi, c'est oui. Quand même !... » Biol, sans répliquer un mot, va chercher le type chargé de réparer. Pour moi, forte envie de gifler Mouquet pour sa réaction d'officier et son ton humiliant d'autorité. (Par la suite j'apprends que Biol est universellement regardé comme une sorte de *minus habens*.)

2^e L'après-midi, tout d'un coup, l'outil emporte une pièce, et je n'arrive pas à la déplacer. Une petite tige empêchant de tomber la barre qui est au-dessus de l'outil avait glissé hors de son trou, et je ne l'avais pas vue ; l'outil s'était ainsi enfoncé dans la pièce. Biol me parle comme si c'était de ma faute.

Mardi à 1 h, distribution de tracts du syndicat unitaire. Pris, avec un sentiment de plaisir visible (et que je partage) par presque tous les hommes et pas mal de femmes. Sourire de l'Italienne. Le gars chanteur... On le tient à la main avec ostentation, plusieurs le lisent en entrant dans l'usine. Contenu idiot.

Histoire entendue : un ouvrier a fait des bobines avec le crochet trop court d'un centimètre. Le chef d'atelier (Mouq.) lui dit : « Si elles sont foutues, vous êtes foutu. » Mais par hasard une autre commande comportait juste de telles bobines, et l'ouvrier est gardé...

L'épuisement finit par me faire oublier les raisons véritables de mon séjour en usine, rend presque invincible pour moi la tentation la plus forte que comporte cette vie : celle de ne plus penser, seul et unique moyen de ne pas en souffrir. C'est seulement le samedi après-midi et le dimanche que me reviennent des souvenirs, des lambeaux d'idées, que je me souviens que je suis aussi un être pensant. Effroi qui me saisit en constatant la dépendance où je me trouve à l'égard des circonstances extérieures : il suffirait qu'elles me contraignent un jour à un travail sans repos hebdomadaire – ce qui après tout est toujours possible – et je deviendrais une bête de somme, docile et résignée (au moins pour moi). Seul le sentiment de la fraternité, l'indignation devant les injustices infligées à autrui subsistent intacts – mais jusqu'à quel point tout cela résisterait-il à la longue ? – Je ne suis pas loin de conclure que le salut de l'âme d'un ouvrier dépend d'abord de sa constitution physique. Je ne vois pas comment ceux qui ne sont pas costauds peuvent éviter de tomber dans une forme quelconque de désespoir – soûlerie, ou vagabondage, ou crime, ou débauche, ou simplement, et bien plus souvent, abrutissement – (et la religion ?).

La révolte est impossible, sauf par éclairs (je veux dire même à titre de sentiment). D'abord, contre quoi ? On est seul avec son travail, on ne pourrait se révolter que contre lui – or travailler avec irritation, ce serait mal travailler, donc crever de faim. Cf. l'ouvrière tuberculeuse renvoyée pour avoir loupé une commande. On est comme

les chevaux qui se blessent eux-mêmes dès qu'ils tirent sur le mors – et on se courbe. On perd même conscience de cette situation, on la subit, c'est tout. Tout réveil de la pensée est alors douloureux.

La jalousie entre ouvriers. La conversation entre le grand blond avantageux et Mimi, accusée de s'être dépêchée afin d'arriver à point pour la « bonne commande ». – Mimi à moi : « Vous n'êtes pas jalouse, vous avez tort. » Elle dit pourtant ne pas l'être – mais peut-être l'est-elle quand même.

Cf. incident avec la rouquine, mardi soir. Réclame un travail qu'Illion est en train de me donner, comme s'étant arrêtée avant moi (mais elle a une commande en train, seulement interrompue ; elle ne le dit à Illion que quand je me suis éloignée...). Le boulot est mauvais (0,56 %, pièces à mettre à une butée si plate qu'il est presque impossible de voir si elle y est bien) ; cependant je dois faire un effort sur moi-même pour le lui céder, car j'ai entre une heure et trois heures de retard. Mais sûrement, quand elle a vu que le boulot était mauvais, elle a pensé que c'était là la raison pour laquelle je le lui avais cédé.

La même rouquine, au temps des mises à pied, ne tenait pas du tout à ce qu'on en exempte celles seules et avec gosses.

Je ne trouve rien d'autre. Robert me refuse un travail parce que, dit-il, je louperais la moitié. Je vais donc simplement causer avec le magasinier, bien contente en un sens, car je suis à bout.

Le mardi soir de la 7^e semaine (15 janvier) Baldenweek me diagnostique une otite. Je me transporte jeudi rue Auguste-Comte où je reste la 8^e et la 9^e semaines. 10^e, 11^e, 12^e j. jusqu'à vendredi à Montana, en Suisse, où je vois le frère de A. L. et Fehling. Je rentre rue Lecourbe samedi soir (23 février). Rentre à l'usine le 25. Absence : un mois et 10 jours. Avais demandé permission de 15 jours la veille du 1^{er} février. Pris 10 jours de plus : 25 jours. À la date du 24 février, ai travaillé en tout 5 semaines (en comptant seulement les jours de travail effectif)

Repos de 6 semaines.

Treizième semaine

(Sem. de 40 h : sortie à 4 h 1/2, repos le s.).

Lundi 25. – 7 h-8 h 1/4 (env.) : arrêt avec Mimi-Eugénie – la copine de Louissette, etc.

Ap. 8 h 1/4 : **marquer rivets** à presse légère. M^e travail que jeudi et vendredi de la 3^e semaine, sauf qu'il n'y a qu'un côté qu'on puisse mettre à la butée, ce qui oblige à regarder chaque pièce, et retarde. Je n'arrive pas à aller vite : je fais en tout 2.625 pièces, soit à peu près 400 à l'heure (compte tenu du fait que j'ai perdu 10 mn à toucher ma paye, le matin à 11 h). La 1^{re} heure, je n'arrive pas à travailler ; ma main tremble d'énervement. Après, ça va, sauf la lenteur. Mais je travaille sans fatigue. Au reste je n'ai pas le bon.

Si je pouvais être tous les jours aussi peu énervée et fatiguée, je ne serais pas malheureuse à l'usine.

Mardi. – Encore rivets. J'ai le bon : 0,62 %, comme l'autre fois (où cependant les deux côtés allaient à la butée). Je fais le reste à 500 à l'heure environ, soit 3 F, mais ne rattrape pas le retard de la veille. À midi, rentre chez moi en proie à un épuisement extrême ; ne mange

guère, arrive à peine à me traîner à l'usine. Mais, le travail une fois repris, la fatigue disparaît, remplacée par une sorte d'allégresse, et je sors sans fatigue. Finis les pas de vis entre 3 h 1/2 et 4 h (com. 406367, b. 3). Il y en a 6.011. J'en ai donc fait 3.375 en plus de 7 h (ce n'est quand même pas 500 à l'heure), soit 21 F, En tout 37,20 F. Marque 13 h 3/4.

De 4 h à 4 h 1/2 : rondelles, tj. avec Jacquot, à presse à main. Faut les soutenir avec la main pour les enfiler dans la matrice. Mouquet veut faire faire un montage plus commode : Jacquot n'y arrive pas, faute de blocs exactement à la hauteur voulue, et me fait seulement perdre du temps. 110 rondelles.

Mercredi. – Fini 8 h 10. **560 rondelles** en tout, à 0,468 % : gagné 2,60 F ! Mimi me suit (je la retarde un peu), se plaint amèrement de son bon, d'un ton un peu harassé [c. 406246, b. l].

Marq. 1 h 1/4.

Clinquants. Je crois d'abord que je n'y arriverai pas, mais j'y arrive très bien. Jacquot, très doux, m'avait dit de lui dire si je n'y arrivais pas. Erreur sur le prix : 2,80 %, mais c'est pour 100 paquets de 6, soit le montant de la commande ! C'est du moins ce que dit Mimi. Je ne m'étais jamais pressée avant. Fini à 10 h, gagné exactement 2,80 F ! Marqué 2 h – com. 425512, b. 2.

Conversations à l'arrêt. La copine de Louissette a eu un abcès à la gorge – s'est arrêtée 5 jours – est revenue : « Les gosses, ça ne demande pas si on est malade » ; a travaillé 2 jours, s'est arrêtée encore ; est revenue après que l'abcès a percé. Elle est toujours gaie. Elle devient nerveuse, dit-elle, ne peut plus supporter que ses gosses se donnent du mouvement en jouant, etc.

Mouquet – il lui a dit : « Vous avez les cheveux aussi longs que le corps. » Elle était vexée, vexée. Aurait voulu répondre grossièrement. « On ne peut pas répondre. » La sœur de Mimi, elle, répond. Une fois, elle va le trouver pour réclamer pour un bon ; il la renvoie brutalement à son boulot ; elle y va en rouspétant. 1/4 d'heure après il va la trouver et arrange le bon... « Quand le travail ne va pas, il vaut mieux s'adresser à lui qu'à un régleur ou à Chastel ; et il est alors très gentil. » Mais parfois colère ; et il manque de tact. On cite de ses mots vexants : « Vous n'avez jamais été à la chasse ? » à la sœur de Mimi. – Eugénie interrompt son travail pour venir me raconter joyeusement qu'elle a vu les animaux d'un cirque, à la porte de Versailles (2 F d'entrée) ; qu'elle a caressé le léopard...

Doléances du petit manoeuvre : il a fait 2 ans de latin, 1 an de grec, de l'anglais (il se vante de tout ça naïvement), est de son métier employé de bureau (il en est très fier) et on l'a mis manoeuvre ! « Il faut obéir à des c... qui ne savent même pas signer leur nom ! » Et on se fait engueuler par eux, encore. « Si c'est ça, la camaraderie ouvrière !... » Après ça, on échange des sourires quand il passe. Il a peut-être 17 ans. Assez prétentieux.

Léon n'est pas là (s'est blessé le bras). Soulagement indescriptible. Jacquot le remplace, détendu et tout à fait charmant.

Rivitage, au grand balancier. Difficile – les pièces ne vont pas toutes. Une pièce loupée, qui donne à Jacquot un air grave. Le compte n'y est pas ; passé à la quantité ! (108 pièces, je crois, au lieu de 125). Payé 0,034 pièce, soit 3,65 F en tout (1 h perdue). Et j'ai fini à 2 h 3/4 ! Marqué

3 h. Ensuite 3/4 d'heure arrêt chez Bretonnet (couper les déchets) ; enfin des **cartons** que je finis juste à 4 h 1/2 avec Jacquot, presse à main ou pied à volonté. Jacquot tj. gentil (m'arrange une caisse, etc.). Le petit manœuvre vient me déranger. Pas marqué prix, mais bon coulé.

Gagné ces 3 jours 37,20 F + 3,60 F + 2,60 F + 2,80 F + 3,65 F + (mettons !) 2,50 F = 52,35 F !!! soit 17,43 F par journée de 8 h, soit une moyenne de 2,20 F l'heure ! Au-dessous du taux d'affûtage officiel !

Le soir, à mes cartons, maux de tête. Mais en même temps sentiment de ressources physiques. Les bruits de l'usine, dont certains à présent significatifs (les coups de maillet des chaudronniers, la masse ...), me causent en même temps une profonde joie morale et une douleur physique. Impression fort curieuse.

En rentrant, maux de tête accrus, vomissements, ne mange pas, ne dors guère ; à 4 h 1/2, décide de rester à la maison ; à 5 h me lève... Compresses d'eau chaude, cachet. Jeudi matin, ça va.

Jeudi. – « Plaquettes d'entrefer. » Com. c 421346, b. 1. 0,56 %. 1.068 pièces, soit 6 F. Fini à 9 h 5(?), marq. 2 h, bon **non coulé** (le seul).

« **Défecteur du doigt mobile** » avec Robert – pièces que je crois d'abord difficiles à placer ; mais je reconnais ensuite que l'outil les met en place en tombant, et ça va plus vite. 510 pièces, 0,71 %, soit 3,50 F. Finis à 10 h 3/4, marqué 1 h 1/2 [soit 2,30 F l'heure]. Com. 421329, b. 1.

Arrêt (déchets). Bretonnet marque 1/2 h.

Plaques de serrage à la cisaille (avec Jacquot) (debout, un pied sur la pédale, à la presse où j'avais fait avec Louissette les grosses barres de 40 kg). Com. 421322, b. 1. 0,43 %, marque 350 (j'apprends le lendemain qu'il y en avait plus, je n'avais pas compté). 1,50 F. Marque 35 mn. Fini à 11 h 3/4 ; gagné ce matin – 6 F + 3,50 F + 0,90 F + 1,50 F = 11,90 F, en 4 h 3/4, soit exact. 2,50 F l'heure.

Après-midi : découpé cartons à l'heure avec la sœur de Mimi ; tourné la manivelle. Très agréable, sans à coups comme les fois d'avant. Marqué 1 h 1/4.

À 2 h 1/2, mise par Jacquot à **Cosses** (pièces pour moteurs électriques, dit le magasinier) C. 421337, b. 1 – 0,616 %, travail à la pièce.

La difficulté était de mettre les pièces à la butée de manière que le 2^e angle droit se fasse. Si elles n'étaient pas juste à la butée, la pièce était loupée.

Jacquot me l'explique gentiment. Je m'applique, sûre de moi. Je réussis plusieurs. Une, trop large, n'entre pas dans le creux de la matrice, et, n'étant pas maintenue, recule. Chatel, juste derrière moi, me dit pas trop brutalement de les mettre mieux à la butée. J'en réussis d'autres, puis en loupe encore. Non seulement certaines pièces sont trop larges, mais d'autres trop étroites, et la butée, arrondie par l'usure, les fait glisser. Je montre à Jacquot : il dit de mettre les larges de côté. Je l'appelle encore ; il parle à Chatel, me dit de continuer, et, si ça ne va pas, de le dire à Chatel. J'essaie encore, puis vais chez Chatel, une pièce loupée à la main. Il me dit : elle est morte, celle-là. Faut les mettre à la butée. J'essaie d'expliquer. Il dit, sans se déranger : Allez-y, et tâchez de ne pas continuer comme ça. J'appelle aussitôt le magasinier, qui dit : Ça ne va pas bien, évidemment, quoique moi je les réussis toutes. Il essaye en les mettant avec le doigt et en les maintenant quand l'outil tombe... et en loupe pas mal aussi ! Il étudie ça longtemps, appelle un type de l'outillage

qui lui dit que la butée est usée (je l'avais vu tout de suite !), enlève la matrice, va limer la butée, remonte la machine. Je continue au doigt (dangereux !). Ça va mieux, mais pas encore bien. Je vais le retrouver ; il est avec Mouquet qui vient voir, donne ordre d'élargir un peu la matrice et mettre l'outil plus bas pour que ma main ne risque pas de passer dessous. Ça va jusque 4 h 1/2... Il y a un peu plus de 100 pièces faites, et une 40taine loupées.

Pour ces 4 jours, je suis payée 66,55 F (4 F de retenue pour A. S.). Mais les 2 derniers sont payés au taux d'affûtage : 14,40 F par jour, pour moi (1,80 F l'heure). J'ai 12,95 F de boni pour les 2 premiers.

28,80 F + 12,95 F = 41,75 F. Où diable l'ont-ils pris ? Il y a arrêt (1 h 1/4 soit 3,25 F ?) et puis ?

Vendredi 1^{er} mars. – Fais mes cosses. Finis à 10 h 1/2 ; en ai fait en tout 2.131, soit 2.030 environ ce matin-là en 3 h 1/2 (soit 580 à l'heure, à 0,616 % !). Gagné en tout 13 F. Explique à Chatel que j'ai perdu 2 h la veille ; il grommelle : « 2 h ! », et met sur le bon : temps perdu..., mais ne met pas **combien** ! Marqué 2 h et 3 h 1/2.

Arrêt jusqu'à 11 h 3/4.

Dispute à l'arrêt entre Dubois et Eugénie et la rouquine.

Recuis au petit four, à la rentrée ; ça va, c'est-à-dire que je ne perds pas mon sang-froid en ôtant les pièces. Pénible, parce que je suis perpétuellement devant le four (pas comme au grand). On m'interrompt à 2 h parce que... les pièces sont pour le laminage à froid ! ! ! Je ne marque que mon temps sur le bon. Marqué 3/4 h.

Attends Robert pendant bien 20 mn. Une autre aussi...

Vais, sur le conseil du magas., demander à Delouche l'autorisation de rester jusqu'à 5 h 1/4. Accordé. Vais le voir même à l'outillage. Le contremaître ne me voit pas.

« **Poignées** » à la **cisaille** c. 918452, b. 31. Avec Robert. 300 à faire, à 0,616 %, soit 1,85 F en tout. Je ne pense pas au prix, à la vitesse obligée, et je les fais tout à mon aise, prenant bien soin, à chaque fois, de placer la pièce au bout arrondi bien à la butée. Certaines barres sont tordues et rendent difficile de maintenir à la butée. Beaucoup trop long : fini à 3 h 25 (mais commencé tard). Marqué 1 h.

Cosses. Les mêmes. Toujours 0,616 % – dernière opération : les mettre en V. À la pince-boutons. Retardée souvent par la difficulté de détacher la pièce de l'outil, au reste, facile à placer.

La pièce, pendant que l'outil la met en V, se plie légèrement. Je le montre à Jacquot (qui pourtant m'avait dit que ce n'était pas la peine de regarder les pièces), il le montre à Chatel ; tous deux discutent gravement, puis Chatel dit qu'on planera (mais comment ?) et me fait continuer. Je continue tout à mon aise, bien trop lentement. Fais 281 pièces seulement ! Reste 1.850, à faire au plus en 3 h 1/4, c'est-à-dire, en tenant compte des pertes de temps, au rythme de 600 à l'heure. Indispensable !

Si je marque 1 h vendr. pour les cosses, j'ai 1/2 h perdue. Mais plutôt perdre 1 heure que de couler mon bon, si possible. 1/4 d'heure perdu (si nettoyage compte 1/4 h).

Mais non : en réalité 0,72 (boutons), de 15,30 F-5 h. Reste 4 h, soit 460 à l'heure, pour rattraper. Aurais dû faire ds 1 h : 425. Si je ne fais lundi que 425 à l'heure, pour pas couler le bon, perdre encore vendredi 20 mn.

Mais non, d'ailleurs : il y a 1/4 h pour le nettoyage des machines. Ne dois donc compter que 3/4 h vendredi, et n'ai rien à rattraper que 5 mn, négligeables. Ai donc encore 4 h 1/4. Dois finir à 11 h 1/4.

Beaucoup moins fatiguée que je ne le craignais. Moments d'euphorie, même, à mes machines, comme je n'en ai pas eu à Montana même (effet à retardement !). Mais la question de la nourriture reste aussi angoissante.

Quatorzième semaine

Lundi 4. – Maux de tête vifs, lundi, en me levant. Par malchance toute la journée on fait marcher à côté de moi la chose tournante au bruit infernal. À midi, à peine capable de manger. Mais cela n'empêche pas la vitesse, et sans cachets.

Cosses. – Finis seulement à 11 h 3/4, mais non par ma faute : plus d'1/2 h, sûrement, est perdue dans la matinée (beaucoup plus, même) à cause de la machine. Avec les boutons, dit Jacquot, ça ne va jamais. Je le persuade de mettre la pédale, bien que ce soit plus dangereux. Ça ne va pas non plus ; je dois l'appeler encore. Sur ordre de Mouquet, il remet les boutons. Va toujours pas. Le petit Jacquot s'impatiente... À 11 h 10, se met à démonter la machine – ressort cassé. Mais, quand il la remonte, rien ne va plus. Il devient nerveux, nerveux... Le chef d'équipe, quand je lui remets mon bon (car je renonce à finir les pièces, vu que ce qui est fait est plus que le compte), est sarcastique pour J.

Après-m. : 1/2 h arrêt. Puis 2 commandes de **plaque**, 520 chacune, à 0,71 % (c. 421275, b. 4). Je perds du temps au début : pour retirer les pièces, pour les compter – aussi pour les placer, car j'y prends des précautions inutiles – et pédale mal (pas à fond ; pédale dure). 1^{re} comm. finie à 3 h 1/4. 2^e commencée à 3 h 25 (je perds 5 mn à attendre, ne m'apercevant pas que Jacquot a préparé la machine), faite à un train d'enfer, mon maximum, finie juste à 4 h 1/2 : là, j'ai fait du 3,60 F de l'heure. Marqué 1 h 20 chaque. 4 h 1/2 + 1/2 + 2 h 40 = 7,40 F. Gagné vendredi et lundi : 12,30 F + 1,35 F + 1,85 F + 14,40 F + 0,90 F + 7,80 F = **39,60 F**. Là-dessus, 21,20 F pour lundi. Mis 1 h pour vendredi et 4 h 1/2 pour lundi.

Vendredi, j'ai vu la lourde machine de Biol en préparation (pas prête). Le magas. me dit : prends pas ça, c'est trop dur. Je trouve autre chose. Lundi, je vois Eugénie qui le fait toute la journée. Suis bourrelée de remords. Si j'avais voulu m'arranger pour le prendre, je l'aurais pu sans doute. Et je sais combien c'est pénible : c'est ce que j'avais fait la dernière après-midi lors de l'otite, ou quelque chose d'équivalent. À 4 h 1/2, elle est visiblement épuisée.

Jacquot et la machine.
Le magasinier, le dessinateur, et l' « outil universel ».
L'outillage et son contremaître.

Que
s'était-
il
pas-
sé
avec
la
ma-
chine ?
(idiotie,
de
n'a
-
voir
pas
ob-
ser-
vé
avec
plus
d'at-
ten-
tion).
-
Quand
j'ap-
puyais
sur
les
bou-
tons,
l'ou-
til
tom-
bait
par-
fois
2
fois ;
le
chef
d'équip
voyant
ça,
dit :
«
Ça
ne
doit
pas
faire
ça »
(c'est
tout ! »
Plus
tard,
ça
re-
fait
la
même
chose,
seule-
ment
la

Mardi matin. – 3 commandes analogues à lundi soir.

1] 600 à 0,56 %, petites pièces difficiles à ôter, marque 1 h 1/4.

2] 550 à 0,71 %, m. 1 h 20.

3] 550 à 0,71 %, m. 1 h 20.

Très fatigant à la longue, car la pédale est très dure (mal au ventre). Jacquot toujours charmant.

Après, tombe sur Biol (nostalgie des pièces lourdes qui m'ont donné des remords !), il me met au « piano », où je passe aussi toute l'après-midi, exception faite pour arrêt de 2 h 3/4 à 3 h 3/4. Les 2 commandes payées 0,50 %, l'une 630, l'autre 315.

Temps m. 2 h, puis 3 h 1/4.

Total : 1 h 1/4, 1 h 20, 1 h 20, 2 h 3/4 = 6 h 40 mn, il me faudrait 1 h 20 d'arrêt, je crois que j'en ai 1 h. ce qui ferait 20 mn perdues.

À 4 h 1/2, très fatiguée, au point que je pars tout de suite. Le soir, vifs maux de tête.

Au « piano » d'abord ai beaucoup de peine à cause de ma crainte de mal buter ; à la fin de l'après-midi, ça va un peu mieux. Mais bouts des doigts sanglants.

Mercredi matin. – Encore piano (630 pièces), ça va encore mieux, sauf le mal aux doigts – néanmoins prends plus de 1 h 1/2. Marqué 1 h 20. Robert, aussitôt après, me fait faire une commande de 50 pièces (c. 421146 27) (Payé ?) Assez gentil pour me donner un autre bon de commande de 50 mêmes, qu'il a faites parce que c'était pressé, pour y mettre du temps. Difficultés : certaines n'entrent pas dans la butée. Il me les fait mettre de côté pour les faire lui-même. Retardée par une lourde fatigue et des maux de tête, passé 1/2 h que je partage entre les deux bons. Après, encore « piano » : les mêmes 630, à refaire autrement. J'essaye de faire de la vitesse et manque en loupant ; néanmoins je ne me laisse plus trop retenir par la crainte de loupier (bien qu'il ne faille pas en perdre une seule, m'a dit Biol, car le compte n'y est peut-être pas, ou juste). Je recompte en les refaisant. Avais d'abord trouvé 610. Trouve là 620, à quelques unités près. L'ouvrière qui les avait faites avant a dit en avoir trouvé 630 : la 2^e fois, je dis qu'il y a le compte, pour en avoir fini. Comment veut-on qu'on compte convenablement, au taux de 0,50 % ? Marqué 1 h 20. Après, Robert me reprend. 2 commandes marquées 25 mn chacune (quoi ?).

Finis tout cela (y compris confection des bons) à 11 h 1/4. Je dis au chef avoir fini à 11 h 5, il me marque un bon d'arrêt à 11 h, moyennant quoi je n'ai pas pris de retard ce matin. Il me reproche d'avoir marqué tous mes bons à la fois.

Après-midi, arrêt j. à 2 h. Puis **calottes** : 200 à 1,45 % ! je devrais donc y mettre moins d'une heure. Or, elles sont lourdes, il faut les prendre d'une caisse, et on donne 4 coups de pédale pour chacune, et 2 opérations.

les met d'abord Ainsi

Puis on les retourne. À la 2^e opération ainsi :

puis on les retourne. Donc, avec 1^{er} montage, on les fait toutes, 2 coups de pédale à chacune, puis 2^e montage *id.* – il faut donc donner 800 coups de pédale. Or elles ne sont pas si faciles à placer : on doit passer les trous dans les vis, etc. Je n'ai le bon qu'une fois la 1^{re} opération finie. J'ai le sentiment souvent de ne pas donner toute ma vitesse. Néanmoins je m'épuise. Le soir, je me sens, pour la première fois, vraiment écrasée de fatigue, comme

avant de partir pour Montana ; sentiment de commencer à nouveau à glisser à l'état de bête de somme. Reste néanmoins : conversation avec le magasinier, visite à l'outillage.

Jeudi. – Continue mêmes pièces jusqu'à 8 h. Marque 3 h 1/2 : la vérité (oublie noter commande). Après, c. 421360, b. 230 plaquettes serrage à 1,28 F %. Fini à 9 h 3/4. Marqué 1 h 10 m (y a-t-il eu 1/2 h arrêt entre-temps ? je ne sais plus). Fait avec Jacquot, à la petite presse à main. Jacquot a toujours de charmants sourires.

Après, arrêt jusqu'à 11 h. À l'arrêt, sens tout le poids de la fatigue, attends du travail qu'on me donnera avec un sentiment de malaise. Les ouvrières s'irritent de perdre souvent leur tour d'arrêt pour des commandes de 100 pièces (notamment la sœur de Mimi). Jacquot vient, apportant une commande de 5.000 pièces ; c'est mon tour. Ce sont des rondelles à découper dans des bandes, avec pédalage continu. Prix 0,224 %, (à peu près). Je voudrais bien ne pas couler le bon. Je me mets au travail sans arrière-pensée. Jacquot me fait une seule recommandation : ne pas laisser bourrer, de peur de casser l'outil. La fatigue et le désir d'aller vite m'énervent un peu. Je mets une bande, en commençant, pas assez loin, ce qui m'oblige à recommencer le 1^{er} coup de pédale et loupe une pièce (1 loupée sur 5.000, c'est peu, mais si cela se produisait à toutes les bandes, cela ferait beaucoup). Cela m'arrive plusieurs fois. Enfin, énervée, je remets alors la bande trop loin, elle passe par-dessus la butée et au lieu d'une rondelle il tombe un cône. Au lieu d'appeler aussitôt Jacquot, je retourne la bande, mais, n'ayant pas conscience de la faute commise, je passe encore par-dessus la butée (du moins c'est vraisemblable), et c'est encore un cône qui tombe, et, aussitôt après, le « grenadier » de l'outil (?). L'outil est cassé. Ce qui me peine le plus, c'est le ton sec et dur que prend ce cher petit Jacquot. La commande était pressée, le montage, peut-être difficile, était à refaire, tout le monde était énervé par des accidents similaires arrivés les jours précédents (et peut-être le jour même ?). Le chef d'équipe, bien entendu, m'engueule comme un adjudant qu'il est, mais collectivement, en quelque sorte (« c'est malheureux d'avoir des ouvrières qui... »). Mimi, qui me voit désolée, me reconforte gentiment. Il est 11 h 3/4.

Après-midi (vifs maux de tête). Arrêt j. 3 h 1/2. 500 pièces, encore des ronds à couper dans des bandes (quelle malchance !), mais à petite presse à main. Je suis horriblement énervée par la crainte de recommencer. Effectivement, je passe plus d'une fois la bande un peu au-dessus de la butée au 1^{er} coup de pédale, mais il n'en résulte rien ; à chaque fois je tremble... Jacquot a retrouvé ses sourires (je dois faire appel à lui pour quelques caprices de la machine, qui refuse de se mettre en marche, ou bien fonctionne n. fois de suite pour un coup de pédale), mais je n'ai plus le cœur d'y répondre.

Incident entre Joséphine (la rouquine) et Chatel. On lui a donné, paraît-il, un boulot très peu rémunérateur (à la presse à côté de la mienne, qui est celle à boutons en face le bureau du chef). Elle rouspète. Chatel l'engueule comme du poisson pourri, très grossièrement, il me semble (mais je ne discerne pas bien les paroles). Elle ne réplique rien, se mord les lèvres, dévore son humiliation, réprime visiblement une envie de pleurer et, sans doute, une envie plus forte encore de répondre avec violence. 3 ou 4 ouvrières assistent à la scène, en silence, ne

retenant qu'à moitié un sourire (Eugénie parmi elles). Car si Joséphine n'avait pas ce mauvais boulot, l'une d'elles l'aurait ; elles sont donc bien contentes que Joséphine se fasse engueuler, et le disent ouvertement, plus tard, à l'arrêt – mais non pas en sa présence. Inversement Joséphine n'aurait vu aucun inconvénient à ce qu'on refille le mauvais boulot à une autre.

Conversations à l'arrêt (je devrais les noter toutes). Sur les maisons de banlieue (sœur de Mimi et Joséphine). Quand Nénette est là, il n'y a le plus souvent que des plaisanteries et des confidences à faire rougir tout un régiment de hussards. (Cf. celle dont l'« ami » est peintre [mais elle vit seule], et qui se vante de coucher avec lui 3 fois par jour, matin, midi et soir ; qui explique la différence entre la « technique » dudit et celle d'un autre – qui se fait aider pécuniairement par lui, et « ne se prive de rien » ; autant que j'ai compris, le temps qu'elle ne passe pas à faire l'amour, elle le passe à se faire la cuisine et à manger.)

Mais chez Nénette, il y a autre chose que ça encore – quand elle parle de ses gosses (garçon de 13 ans, fille de 6) – de leurs études – du goût de son fils pour la lecture (elle en parle avec respect). Les derniers jours de cette semaine, semaine où elle a tout le temps été à l'arrêt, elle a une gravité inaccoutumée ; elle se demande évidemment comment elle fera pour payer la pension des gosses ³.

Incident au sujet de M^{me} Forestier. Il est question de quête pour elle. Eugénie déclare qu'elle ne donnera rien. Joséphine aussi (mais celle-là ne doit pas donner souvent), et ajoute que M^{me} Forestier est passée à l'usine dire bonjour à tout le monde (le jour même où je suis rentrée) à cause de la quête. Nénette et l'Italienne, autrefois ses grandes copines, ne donneront rien non plus. Elle a, paraît-il, fait du mal, non à elles, mais à plusieurs autres (?).

L'Italienne est malade. Ma 2^e semaine, elle avait demandé à « aller à la pêche » et Mouquet a refusé ; or il n'y en avait que 2, et il n'y a eu que de l'arrêt. Elle a 2 gosses ; son mari est briquetier (manœuvre) et gagne 2,75 F l'heure. Elle ne peut donc pas se soigner. Elle a le foie malade, et des maux de tête que les bruits de l'usine rendent intolérables (je connais ça !).

Vendredi. – Arrêt. Je ne le passe pas, comme je l'aurais fait quelques semaines plus tôt en pareille circonstance, à trembler à l'idée des bêtises que je ferai peut-être. Preuve que je suis un peu plus sûre de moi que naguère.

Ilion m'appelle (à quelle heure ?) pour échançer des couvercles pour métros. Il y a un côté : je crains vivement de me tromper par distraction. 149 couvercles (bon de 150) à 1,35 F %. Je ne cherche guère à aller vite, craignant trop de louper : car une seule pièce « morte » serait, là, d'une grosse importance. Une alerte : l'outil manque de pénétration, l'échançure ne s'en va pas. Beaucoup de temps perdu pour la manutention : il y a 3 chariots. J'en trouve 147 ; émoi du chef d'équipe, qui me fait passer 1/4 d'h à recompter (mais ce 1/4 d'h ne sera pas mis dans le bon, mais dans l'arrêt) com. 421211, b. 3. Fini à 9 h. Arrêt jusqu'à 10 h : fatiguée, inquiète, je voudrais rester à l'arrêt toute la journée. À 10 h on m'appelle pour

ôter cartons de circuits magnétiques (ce que j'avais fait fin de la 1^{re} semaine). Je vois qu'il y en a pour jusqu'au soir. Soulagement considérable. J'emploie la technique découverte le dernier jour que je l'avais fait (beaucoup de petits coups de maillet) et travaille bien et assez vite (plus de 30 pièces à l'heure ; or, les p^{ers} jours, j'en avais fait 15, et Mouquet avait estimé la valeur de mon travail à 1,80 F l'h, puisqu'il m'avait dit qu'en 5 h j'avais fait à peine pour 9 F de travail). Pas de crainte de faire de bêtises, d'où détente. Néanmoins (et bien qu'ayant mangé à midi au restaurant) je me sens prise vers le milieu de l'après-midi d'une très grande fatigue et fais bon accueil à l'annonce que je suis à pied.

Quinzième semaine

Mise à pied (du 8 mars au 18 mars). – Maux de tête samedi et dimanche – prostration presque totale jusqu'à mercredi à midi ; l'après-midi, par un magnifique temps de printemps, vais chez Gibert de 3 à 7 heures. Lendemain, vais chez Martinet, achète manuel de dessin industriel. Après-midi, vendredi, prostration. La nuit, ne dors pas (mal de tête) ; dors jusqu'à midi. Samedi vois Guihéneuf de 2 h (à sa boîte) à 10 h 1/2. Dimanche quelconque.

Seizième semaine

Lundi 18. – *Rondelles dans bande* j. 7 h 50 (?). Avec Léon, revenu (mon cher petit Jacquot de nouveau ouvrier). 0,336 %, 336 pièces. Encore la frousse. Bêtise commise 2 fois, heureusement passée inaperçue ; je n'en prends conscience qu'après la 2^e : je retourne la bande après le 1^{er} coup de pédale ; or le trou qu'il a pratiqué n'est pas au milieu de la bande, parce qu'on appuie en arrière. Il en résulte quelques pièces tordues que je cache, et l'outil ne s'en porte probablement pas mieux. Travail très lent, aucun souci de vitesse. Marqué 40 mn.

Planage au petit balancier de ces mêmes rondelles, ce qui me permet de supprimer une pièce loupée qui m'avait échappé. Comm. 907405, b. 34, 0,28 %. Fini 8 h 1/2 h, marque 1/2 h (donc perdu 20 mn en tout), gagné 0,95 F ! Mon taux d'affûtage... Je n'ai guère cherché la vitesse.

Planage au petit balancier de shunts c. 420500. 796 pièces jusqu'à 2 h 1/4. Marqué 4 h 1/4. Payé 1,12 F % ; gagné 8,90 F (guère plus de 2 F l'h). Chatel me fait frapper 4 à 5 coups par pièce (2 sur une extrémité, 2 ou 3 sur l'autre). Je lui dis, en lui remettant le bon, que dans ces conditions je n'ai pas pu ne pas le couler. Il me répond du ton le plus insolent : coulé à 1,12 F ! Ça ne m'impressionne pas, vu son incapacité. J'ignore s'il a mis quelque chose s. le bon ; sûrement non. J'aurais dû frapper moins de coups... J'ai essayé d'aller vite, mais je me surprenais sans cesse à retomber dans la rêverie. Contrôle de la vitesse difficile, car je ne comptais pas. Fatiguée, notamment à la sortie de 11 h 3/4 (mange au « Prisunic » ; détente ; délicieux instants avant la rentrée : fortifs, ouvriers... Me retrouve esclave devant ma machine).

Vu, dans l'entrée, par séries, des shunts semblables, liés d'un côté à des doigts de contact, de l'autre à des bobines métalliques.

Arrêt – théor. de 2 h à 3 h.

³. La rencontre au métro, alors que je suis chez Renault. Raconte que huit jours plus tôt elle a été malade, n'a pas pu prévenir et n'ose plus retourner à l'Alsthom, – (qu'est-ce qu'elle risque ? Mais...). Sans doute coup de tête... Air de compassion peignée, quand je dis que je suis chez Renault.

Douilles à poinçonner dans drageoir avec Robert. C. 406426. 580 pièces 0,50 %, : donc 2,90 F. Marqué 1 h 10, rythme 2,45 F l'h. Fait en réalité de (2 h 30 à 4 h 10), soit 1 h 40 mn. Mais perdu du temps en essayant des pinces les 100 premières, et, à la fin, en ramassant les pièces. Là encore, n'atteins rythme ininterrompu que par moments, et retombe dans la rêverie. Compteur pour contrôler : après avoir fait 40 ou 45 pièces en 5 min, j'en fais 20 les 5 mn suivantes, où je me suis laissée aller à rêver.

Arrêt de 4 h 1/4 à 4 h 1/2.

Total : 40 mn + 1/2 h + 4 h 1/4 + 1 h + 1 h 10 mn + 1/4 h = 8 h juste.

Rentre (à 5 h 1/2) fraîche et dispose. La tête pleine d'idées tout le soir – cependant j'ai souffert – surtout au balancier – bien plus que le lundi après Montana.

Le repas au « Prisunic » est-il pour quelque chose dans mon bien-être du soir ?

Mardi. – Arrêt j. 8 h 1/4.

Rivetage de doigts de contact avec Léon, jusqu'au soir. 500 à 4 F 12 %, c. 414754, b. 1. Pour interrupteurs. Équipement de trains. D'abord très lent Chatel m'a fait peur, je crains de faire quelque bêtise il ne s'agit pas de louer des pièces, et j'en ai loupé la 1^{re}. Il y a 4 pièces à assembler : contact et 2 plaquettes, et paquet de 10 clinquants (mais certains paquets n'en ont que 9). Il fallait faire attention aux 2 trous, inégaux, de la grde plaquette – mettre la petite, la bavure au-dessus, et dans le sens du cisailage. Fais les premiers 70 en 2 h, je crois... Après, ne cesse de rêver. N'arrive au rythme ininterrompu que l'après-midi (réconfortée par le déjeuner et la flânerie), mais en me répétant continuellement la liste des opérations (fil fer – grand trou – bavure – sens – fil fer ...), moins encore pour me préserver d'une étourderie que pour m'empêcher de penser, condition de la vitesse.

Sens profondément l'humiliation de ce vide imposé à la pensée. J'arrive enfin à aller un peu vite (à la fin, je fais plus que 3 F l'h), mais l'amertume au cœur.

Mercredi. – Id. j. 8 h 1/2, m. 7 h 3/4, gagné 20,60 F (en 8 h 1/4, soit 2,50 F de l'h).

Je ne retrouve pas le « rythme ininterrompu » ; j'aurais dû finir à 8 h.

Polissage des mêmes j. à 3 h 3/4, m. 5 h 1/4, gagné 13,50 F. C. 414754, b. 4. 0,027 p. C'est ce que j'avais fait la semaine du four ; Mouquet m'avait ôté ce travail, comme mal fait, et effectivement, je m'en tirais fort mal. Je commence donc avec appréhension. Je vais très, très lentement d'abord. Catsous m'abandonne à moi-même. Je fais une 1^{re} découverte concernant le sens dans lequel on doit tourner la pièce : dans celui où l'entraînerait le ruban, mais en la tirant en sens contraire du ruban. Ainsi la pièce et le ruban restent en contact (du moins je me figure que c'est là la raison). La 2^e (faite depuis longtemps, mais je l'applique là) est qu'une main ne doit faire qu'une opération à la fois. J'appuie donc de la main gauche, je tire de la main droite ; quant à tourner, je n'ai pas à le faire, le ruban s'en charge. Quant au rythme, je vais d'abord à mon aise ; puis, constatant mon extrême lenteur, je m'efforce vers le « rythme ininterrompu », mais avec répugnance et ennui ; aussi le plaisir d'avoir conquis un tour de main m'est-il tout à fait insensible. à midi, je déjeune en vitesse à « Prisunic », puis vais m'asseoir au soleil en face de chez les aviateurs ; j'y demeure dans une telle inertie que j'arrive à l'usine dans une sorte de demi-rêve, sans me presser le

moins du monde, à 1 h 13 ou 14... On fermait la porte !

4 h-4 h 1/2 à rivetage, voir le lendemain.

Paye – 125 F (dont 4 F avancés). La précédente, 70 F. Soit 192 F pour 32 + 48 = 80 heures... donc 2,40 F l'heure exactement...

Conversation avec Pommier – Connaît tous les outils.

Soir, maux de tête, et fatigue fort amère au cœur. Je ne mange pas, sinon un peu de pain et de miel. Prends un tub pour me faire dormir, mais le mal de tête me tient éveillée à peu près toute la nuit. À 4 h 1/2 du matin, je suis prise d'un grand besoin de sommeil. Mais il faut se lever. Je repousse la tentation de prendre 1/2 journée.

Jeudi. – Tte la journée : rivetage des armatures – ai atteint 700 à 4 h 1/2 (en 8 h 3/4) – entrain en sortant à midi – épuisement après le repas. Soir : trop fatiguée pour manger, reste étendue sur le lit ; peu à peu lassitude très douce – sommeil délicieux.

C. 421121, b. 3 – 0,056 pièce – 800 pièces. Marqué 14 h 1/4.

Pensée vide, toute la journée, sans artifice comme pour le rivetage, par un effort de volonté soutenu sans trop de peine. Pourtant je m'étais levée avec un mal de tête qui a failli me faire rester.

Encouragée par le fait que c'est du « bon boulot », quoique dur. Et aussi – surtout – par une sorte d'esprit sportif. Travail réellement *ininterrompu*.

Outils (Mouquet y vient...)

Italienne et Mouquet.

« 4 sous... de l'heure, ça ne vous suffit pas dans cette période de chômage ? »

Réflexions d'Illion :

« Le patron sera toujours assez riche... Ça va toujours trop vite, c'est pour ça qu'il n'y a pas de travail... »

Sur un « J. P. » qui passe : « et ce sont les mieux vus encore » –

Vendredi. – Finis rivetage. Mais il manque des rivets (à vrai dire, il y en avait dans les rainures de la machine). 8 1/4 à 8 3/4, 50 rallonges à 0,54 % c. ? (sûrement 413910), marque 1/4 h. Rondelles carton, non chronométrées, bon de travail n° 1747, c^{de} 1415, marque 2 h (mis 2 h 1/4) – calottes. C. 412105, b. 1, 0,72 % (boutons), 400 pièces. Marqué 3 h 1/2 (je ne les ai pas finies en partant, mais Chatel les finit). Perdu 1 h ; la veille j'en avais pris (retard rattrapé) 3, reste 2.

Machine démolie par Illion (au cours d'un montage, il a cassé q. chose).

Le magasinier : « Les régleurs ne savent pas se servir des freins. » « Ils ne savent pas mettre les boutons. C'est toujours trop court, de sorte que le clapet... (?) ». »

Lundi. –

J. 8 h fini **circuits magnétiques**, commande 20154 – il n'en reste que 25 environ. Je travaille facilement, sans me presser, sans lenteur néanmoins. Marque 1 h. J'ai 6 h en tout (le bon n'était pas passé).

« **Rallonges** » (boîtes à 4 côtés à mettre en forme). Prix dérisoire (0,923 %), 50 pièces ! C. 413910, b. 1. Je marque 1/2 h. Finis à 9 h 3/4. On n'en met pas deux à la fois, me dit Mimi. On met de l'huile à toutes. – Alors ?

J. 10 h 3/4, **clinquants** av. Léon, à côté d'Eugénie qui pose des rivets. C. 425537, b. 2 – 200 paquets de 6 – 2,80 F %. Je vais vite (le mercredi après Montana, j'avais mis 2 h pour 100 paquets !). Donc gagné 5,60 F. Je marque 1 h 50 mn (non coulé). J'ai réalisé à peu près, là encore, le